



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

49^e ANNÉE

N^o 11.

1^{er} NOVEMBRE 1906.

DIRECTEUR-GÉRANT :
PAUL LEYMARIE

RÉDACTEUR EN CHEF :
LÉOPOLD DAUVIL

FONDATION D'UN CERCLE SPIRITE

Chaque semaine des visiteurs de plus en plus nombreux, venant de tous les points du monde, se présentent à la Librairie Spirite pour demander des renseignements, des avis, des conseils au sujet de la doctrine spirite.

Malgré le bon accueil qu'ils reçoivent de la part de M. Paul Leymarie, des rédacteurs de la vieille revue et des fidèles de la réunion tout amicale, le mardi et le jeudi, il faut reconnaître qu'un magasin de librairie n'est point un salon.

En conséquence, un groupe d'amis et de chercheurs (noyau de la future société) a loué, vis-à-vis de la Librairie, rue Saint-Jacques, n^o 67, un

appartement où vont être aménagés un salon, une bibliothèque et une salle d'études.

Mais, pour fonder un cercle, quelque modeste qu'il puisse être à sa naissance, il est essentiel de disposer des moyens indispensables pour son entrée dans la vie et sa prospérité, c'est-à-dire de l'argent...

Or, pour trouver des fonds, il faut en demander aux frères et sœurs de bonne volonté, aux amis généreux qui, par des dons et par le nombre des cotisations, tiendront à assurer l'existence du Cercle nouveau-né.

La proposition de donner au nouveau venu le nom « d'Allan-Kardec » a été acceptée à l'unanimité des membres présents.

La cotisation annuelle des membres adhérents sera de 30 francs.

Le conseil d'administration sera formé lors de la première réunion fixée prochainement.

Nous invitons donc les abonnés qui désireraient faire partie du Cercle Allan-Kardec à donner leurs noms et à adresser le montant de leur cotisation pour l'année 1907 à M. Léopold Dauvil, rédacteur en chef de la *Revue Spirite*, 42 rue Saint-Jacques.

Les statuts du Cercle seront publiés le 1^{er} décembre dans la *Revue* et communiqués à toutes les publications spirites.

Le 20 octobre 1906, en l'appartement du premier étage de l'immeuble situé rue Saint-Jacques, numéro 67, loué pour y établir le *Cercle international Allan-Kardec* (Société d'Études psychiques), se sont réunies les personnes composant le premier groupe des adhérents à cette nouvelle Société. Par acclamation ont été nommés :

Présidents d'honneur.

LÉON DENIS, écrivain et conférencier.

ALBERT DE ROCHAS, d'Aiglun, colonel d'artillerie, ancien administrateur de l'École Polytechnique, officier de la Légion d'honneur.

M^{me} RUFINA NOEGGERATH, femme de lettres.

Et, à l'unanimité, les mêmes suffrages ont désigné comme :

Président.

M. PAUL MARTIN, chef de bataillon d'Infanterie de Marine, chevalier de la Légion d'honneur.

La composition du Conseil d'administration et des comités d'études, ces deux fonctions n'étant pas, du reste, incompatibles, sera publiée ultérieure-

ment. Notre intention est, en effet, de faire appel aux chercheurs, aux travailleurs, en un mot à toutes les personnes de bonne volonté qui voudront bien, sans parti pris, nous apporter leur concours et s'associer à nos recherches.

Nous estimons que la création de ce cercle répond à un besoin que les conditions sociales et morales de l'époque rendent chaque jour plus impérieux.

Quoi que l'on puisse dire, l'étude du spiritualisme et des problèmes spiritistes est à l'ordre du jour et il est difficile d'ouvrir une feuille adverse ou amie qui ne s'intéresse aux questions qui s'y rattachent.

Est-il, en effet, de problème plus passionnant que celui qui a pour objet l'étude des destinées humaines et de ses phénomènes mystérieux qui semblent établir un lien indiscutable entre l'invisible ou l'Au-delà et nos existences terrestres ?

Mais c'est aussi et surtout dans ces recherches qu'il est indispensable d'apporter un esprit de suite, de méthode et des procédés scientifiques qui fassent enfin sortir ces questions du domaine de la légende et des hypothèses subjectives.

Le Cercle Allan-Kardec, ne sera aménagé et ouvert régulièrement tous les jours, de 9 heures du matin à midi, et de 2 heures du soir à 6 heures, que le 1^{er} décembre.

Les séances d'Étude des médiums auront lieu le soir, en présence seulement des membres du Comité et des sociétaires invités à tour de rôle.

Ainsi qu'il a été dit plus haut, les statuts de la Société du Cercle international Allan-Kardec seront communiqués dans le prochain numéro. La *Revue Spirite*, tout en étant l'organe des Études et recherches qui pourront être publiées, demeure complètement indépendante de la Société.

Les membres *bienfaiteurs* et les membres *souscripteurs* n'auront accès au Cercle Allan-Kardec que sur la présentation de leur carte de *Sociétaire*, signée par le Président et le Trésorier, laquelle sera délivrée, à partir du 1^{er} décembre. Les mardi, jeudi et samedi, de 9 heures à 11 h. 1/2 du matin, réception des personnes qui voudront bien faire partie de la Société.

LÉOPOLD DAUVIL.

LE CHRISTIANISME

SON RÔLE DANS L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE

LES PAPES

XIV

Vous souvenez-vous de ce modeste *Épiscopus* dont nous avons déjà parlé et qui, avec l'aide de quelques diacres, moitié clercs, moitié laïques, assistés par quelques diaconesses supplémentaires, était chargé de la direction de chacune des Églises primitives? Eh bien, nous le retrouvons ici. Mais il a fait du chemin, l'*Épiscopus*; il est monté en grade, car le voilà *pape*, c'est-à-dire, chef du temporel, aussi bien que du spirituel, brandissant, d'une main, les foudres terribles de l'excommunication, comme Grégoire VII, et serrant, de l'autre, l'épée des chevaliers, comme Jules II. Oui, le voilà, jonglant avec les trônes qu'il élève ou renverse à son gré, tenant en laisse rois et empereurs, brisant les volontés, envahissant les consciences, corrompant les mœurs et, surtout, drainant à son profit, par mille canaux souterrains, l'or des peuples qu'il exploite publiquement, audacieusement, et par coupes réglées. N'est-il pas le successeur de saint Pierre et le vicaire de Jésus-Christ?

Avant de nous engager dans l'étude des faits historiques dont nous avons à nous occuper ici, j'ouvre une parenthèse, pour donner à mes lecteurs connaissance d'un article d'actualité paru dans le journal *Le Matin*, du 3 septembre dernier. Cet article de haute portée et de signification suggestive, nous intéresse d'autant plus, qu'il a pour auteur M. Henri des Houx, le publiciste bien connu, qui, tout sincère et fervent catholique qu'il soit, se distingue de ses coreligionnaires, par une largeur d'esprit qui lui permet de juger certains scandales plus ou moins inconscients que causent le pape et l'Église, et qu'il stigmatise éloquentement du reste, dans l'article en question dont nous transcrivons, ci-dessous, la majeure partie :

Si saint Pierre ressuscitait...

« Le pape reçoit, dans la basilique vaticane, les pèlerins français venus pour le remercier des étonnants résultats obtenus par la politique du cardinal Merry del Val. Tout ce qui reste de la France chrétienne est rassemblé dans la vaste chapelle.

« Les acclamations sont si fortes, que saint Pierre est réveillé dans son tombeau. Il en sort, se mêle à la foule, se fait connaître de l'un des pèle-

rins, ancien élève des Bons Pères, qui le salue poliment, mais froidement, car le pêcheur galiléen n'est pas de son monde.

— « Comment appelez-vous, demande le saint, le César d'à présent que je vois entouré de sénateurs pourprés, de licteurs et de prétoriens, comme celui de mon temps ?

— « Mais ce n'est pas un César, un successeur de Néron, c'est votre successeur à vous, le Vicaire du Christ.

— « Qui, cet empereur, devant lequel on porte des glaives nus, autour duquel des esclaves agitent des éventails, comme le faisaient, autrefois, d'autres esclaves, autour de la litière des rois orientaux ? Ce n'est pas possible. Le Nazaréen m'avait choisi parmi les plus pauvres pêcheurs du lac de Tibériade et aussi parmi les disciples les plus prompts à l'erreur et à la défaillance. Il voulait, par la faiblesse de l'instrument, faire mieux ressortir la divinité de l'Œuvre.

« Homme de peu de foi, c'est moi qui trébuchai sur les flots. C'est moi qui dormis au Jardin des Oliviers, pendant l'agonie du Maître et qui hélas ! le reniai trois fois dans la cour de Caïphe. C'est à moi que saint Paul résista, en face, dans Antioche, parce que j'étais repréhensible, ainsi qu'il est dit au deuxième chapitre de l'épître aux Galates. C'est moi, enfin, qui m'échappai de Rome pour éviter le martyre.

« Aussi, est-ce par moi que le Christ a donné une leçon d'humilité à mes successeurs, afin qu'ils se souviennent qu'ils sont les plus faillibles des hommes, à moins que le Saint-Esprit ne les assiste. Or, il me paraît qu'ils n'ont guère profité de la leçon.

— « Comment pouvez-vous dire cela, prince des apôtres ? L'Église romaine a tellement honoré votre pauvreté, qu'elle vous a dédié le plus riche temple de la terre. Elle a tellement exalté votre humilité, qu'elle a fait de vous, en la personne de vos successeurs, le plus fastueux, le plus impérieux des souverains.

« Nul ne les approche qu'à genoux et pour baiser leur pied.

— « Jésus s'agenouillait devant les mendiants et baignait leurs pieds.

— « En votre nom, ils déclarent anathème quiconque ne reconnaît pas leur suprématie sur tous les souverains et leur royauté universelle, aussi bien spirituelle que temporelle.

— « Ils ont donc oublié que sur le sommet d'une montagne, Satan fit à Jésus une proposition de cette sorte et que celui-ci lui répondit : « Arrière de moi Satan, ne tente pas le Seigneur ton Dieu. » C'est lui qui, ailleurs, avait dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. »

— « Soit ; mais vos successeurs, moins modestes, ont signé le pacte et ils exigent de tous les Césars hommage et tribut.

— « Jésus a dit : « Rendez à César ce qui est à César. »

— « On dit, à présent : Prenez à César tous les deniers que vous pourrez, puis le budget des cultes, au prix même de votre indépendance.

— « Que font, dans leurs assemblées, les apôtres de votre temps ? Se souviennent-ils des promesses de Jésus disant : « Partout où vous vous réunirez en mon nom, je serai au milieu de vous. »

— « Ils s'assemblent bien encore, mais il n'est pas probable que Jésus assiste à leurs réunions.

— « Pourquoi ?

— « Parce que les dits apôtres n'attachent plus qu'une minime importance à leurs propres délibérations. S'ils croyaient à l'assistance divine, ils craindraient de faire injure au Saint-Esprit, alors qu'ils annulent leurs décisions ou qu'ils les interprètent en sens absolument contraire. Voilà pourquoi l'on croit, aujourd'hui, que le Saint-Esprit s'est confiné dans le Vatican, sommet suprême d'où se déroule la longue hiérarchie des pouvoirs.

« — Quelle hiérarchie ?

« — Oh ! saint Pierre, pouvez-vous demander cela ? Vous ignorez donc que la hiérarchie et l'obéissance passive résument, de nos jours, tous les commandements de Dieu et de l'Eglise ?

« — Ce que je sais, c'est que le Christ a dit : « Que les premiers soient les derniers. » Il voulait que les prêtres fussent les serviteurs du peuple, les évêques, les serviteurs des prêtres et le chef de l'Eglise; le serviteur des serviteurs de Dieu.

« — Nous avons changé tout cela. Le nouvel Évangile, selon les Bons Pères, dit aux évêques : « Un seul homme adoreras, celui qui distribue à son gré mitres et chapeaux rouges. » Il dit aux prêtres : « Un seul maître tu connaîtras, l'évêque qui répartit à sa fantaisie cures et doyennés. » Il dit au clergé haut et bas : « Les laïques tu mépriseras et le troupeau tu tondras jusqu'à la chair, pour enrichir la caisse diocésaine. » Le nouvel Évangile dit bien d'autres choses encore, que ni le Christ ni vous n'avez prévues. Il recommande la convoitise des richesses, l'orgueil de la domination, la rigueur impitoyable dans le commandement. Il veut que les crosses servent à chasser du bercail les brebis égarées... et l'on prépare un autre *Syllabus* pour achever de condamner tout ce que croient les nations libres et chrétiennes.

« — Alors, on ne lit plus le vieil Évangile, dans les assemblées des fidèles ?

« — Si, pour la forme ; mais on ne le commente plus ; on prêche la politique.

« — Je rendrai compte à mon Maître de ce que je viens de voir et d'entendre et je le prierai de susciter, du fond de la multitude, un humble chrétien, comme mon frère François d'Assises qui recommence à prêcher l'Évangile du Christ, qui réconcilie le clergé avec la pauvreté, l'humilité et la charité, le peuple avec Dieu et qui chasse les politiciens du Temple.

« — On l'excommuniera.

« Sur ce mot, saint Pierre quitta la cérémonie impériale et rentra dans sa tombe. »

Reprenons maintenant le fil de notre histoire. Les voilà donc, devant nous, en série ininterrompue, ces deux cent quatre-vingt-dix papes ou anti-papes qui, pendant plus de dix-huit siècles, ont manipulé selon leur bon plaisir la pauvre glaise humaine... si souvent pétrie avec du sang par les mains de ces sinistres potiers !

Au souvenir de tous les forfaits qu'ils ont commis et que nous allons résumer en quelques pages rapides, l'on se demande dans quel but ils ont été envoyés sur la terre, ces êtres, néfastes quand ils n'étaient pas insignifiants ou nuls, ces agents altitrés d'une réaction continue qui n'eurent jamais d'autre objectif que celui d'enrayer le cours de l'évolution humaine, et l'on ne peut vraiment s'en rendre compte, si l'on ne suppose qu'ils ont peut-être été, sans en avoir conscience, quelque chose comme les exécuteurs des hautes œuvres d'un Karma collectif. Ne fallait-il pas que fût faite une sorte de liquidation, après toutes les horreurs de l'antiquité grecque et romaine ? Et n'est-il pas possible d'en inférer, en vertu d'une hypothèse peut-être hasardée, que certains papes, personnages plus ou moins patibulaires, reçurent pour mission de préparer l'amer breuvage de la coupe expiatoire, où dut tromper ses lèvres la pauvre humanité qui, pendant l'âge de fer appelé Moyen-Age, souffrit et luttait, dans les affres de l'une des époques les plus tragiques de l'histoire ? N'est-ce pas ainsi que de siècle en siècle et de vague en vague vengeresse, déferle en ce bas monde la houle des rétributions Karmiques ?...

Nous avons dit ce qu'a été le Christianisme primitif sorti du souffle essénien — nous pouvons dire védique — et arrivant, à travers la métaphysique pythagoricienne, aux spéculations de la Gnose spiritualiste. Nous avons dit ce qu'ont été les dogmes divers issus pourtant de ces sources pures, mais confus, défigurés, devenus bientôt contradictoires, si bien qu'ils étaient déclarés vrais par les uns, alors que les autres les anathématisaient avec fureur, — toujours au nom du même Saint-Esprit qui, fort complaisamment, il faut bien le croire, se pliait à ces haineuses extravagances.

Au milieu de tous les credos successifs, ariens, nicéens, nestoriens et autres qui, tour à tour, eurent les honneurs de l'orthodoxie, un seul avait survécu, le credo dit « d'Athanase » qui, bien que n'ayant aucun rapport avec ce fanatique personnage — pas plus, du reste, que ce qu'on appelle le « symbole des Apôtres » n'en eut jamais avec les dits Apôtres — en conserva le nom, par la seule raison que ses compilateurs l'avaient ainsi qualifié, dans le désir qu'il fût considéré comme l'expression des doctrines qu'Athanase avait si passionnément défendues, plusieurs siècles auparavant.

Plusieurs siècles, disons-nous, étant donné, ainsi que l'affirment les historiens, que ce n'est qu'au concile de Frioul, tenu en 796, que ce symbole fut remanié et rédigé dans la forme qu'il a conservée depuis. Toujours est-il qu'il s'imposa à la complaisante acceptation des fidèles, sous l'injonction de l'Église autoritaire qui en fit la première assise de la papauté naissante et la base officielle du catholicisme.

S'il ne parle encore, ni des reliques, ni de la présence réelle, ni du célibat des prêtres, ni des lucratives indulgences, ni de la confession orale, ni de l'immaculée conception, ni enfin de l'infaillibilité papale... autres dogmes qui, successivement, vinrent corroborer et parachever l'œuvre primitive, c'est que ces articles de foi, si ingénieusement inventés, ne furent ajoutés que plus tard, dans le but de réaliser la transfusion de plus en plus accentuée des éléments du paganisme dans la doctrine romaine, en même temps que de rendre inébranlable la fondation du Césarisme pontifical.

Et maintenant, dans cette seconde phase de l'œuvre ecclésiastique, qu'il ne soit plus question de religion, n'est-ce pas ? C'est chose bien entendue. La religion, nous l'avons laissée en Orient. Elle est ensevelie, là-bas, sur le Mont des Oliviers. Il ne s'agira plus, ici, que de politique, de tactique cléricale, d'opérations hardies ou dissimulées dont l'objectif unique sera l'accaparement de tous les pouvoirs, la conquête du monde entier qui, en dépit de l'Évangile n'ayant plus ici la parole, appartiendra de droit, désormais, aux prétendus successeurs de saint Pierre qui, — la chose est aujourd'hui bien établie — n'a jamais été le pape de Rome.

Il est toutefois bon de constater que cette entreprise d'une aussi prodigieuse audace eut des commencements fort modestes, voire même difficiles. Saint Irénée, saint Cyprien et autres Pères de l'Église n'ayant qu'un mince respect pour le « Prince des apôtres » dont se réclamait l'évêque romain, afin de se faire appeler « prince des évêques » rient de sa principauté et le rabrouent irrévérencieusement. Les Évêques se déclarent égaux entre eux et n'admettent pas de suzerains.

Après même que le second grand concile oriental eut régularisé la hiérarchie cléricale établie par Constantin, en donnant la première place au pape de Rome et la deuxième au pape de Constantinople, chaque fois que l'un de ces grands papes s'avisait de morigéner les autres — car tout évêque se croyait pape, en ce temps-là — des conciles régionaux, quelquefois même universels lui refusaient obéissance... heureux encore quand ils ne l'excommuniaient pas, sans la moindre façon. Les premières luttes de la papauté politique procédant du spirituel pour atteindre au temporel, eurent donc lieu contre les évêques et ce n'est que lorsque ces derniers furent graduellement maîtrisés et domptés, que la suprématie ecclésiastique se mesurant

avec la suprématie des pouvoirs civils, s'attaqua résolument aux rois et aux empereurs.

Le premier gant fut jeté par Grégoire II, assez brave homme, au demeurant, en tant qu'individu, mais subitement métamorphosé, dès le jour où il fut nommé pape, ce qui lui arriva en l'an 715... et même, chose assez curieuse, à son corps défendant, puisqu'il s'était enfui, la veille de l'élection; mais dès qu'il fut coiffé de la tiare et eut ressenti la première ivresse du pouvoir, ce fut bien autre chose et c'est tout vibrant d'un orgueil, intransigeant désormais, qu'il s'écrie : « L'épiscopat est l'office d'un prince temporel, plus encore que celui d'un simple pasteur d'âmes. »

Voilà le grand mot lâché ! Voilà la devise de la papauté qui, dès ce jour, précise son rôle, déploie au vent sa bannière et s'installe carrément dans son intangible domaine. C'est bien toujours comme *pasteur*, que le pape revendique la direction de son troupeau... en vue de son exploitation s'entend; mais, qu'il le dissimule ou non, le spirituel ne sera jamais rien d'autre, pour lui, que l'arsenal où il puisera ses armes, alors que le « salut des âmes » demeurera toujours le moindre souci de ces fourbes éhontés qui, tout en s'accrochant à la terre, osent parler du ciel... du ciel, scandaleuse ironie ! Ne sait-on pas que bon nombre de ces saints vicaires ne croyaient même pas en Dieu ?

Mais tous, en revanche, ont un culte commun, celui de la papauté. Honnêtes et scélérats, sceptiques et croyants, ambitieux et désintéressés, tous sont esclaves de la même et immuable consigne : conserver intacts les conquêtes de la tiare ! En dépit de leurs vices comme de leurs vertus, des bas-fonds jusqu'aux sommets, persiste, dans toutes ces cervelles de prêtres, l'incoercible ambition sacerdotale qui rend astucieux, les plus sincères, forcenés, les plus pacifiques — tous, jouant toujours le même air, le même *scherzo* sceptique et ironique, sur le clavier frémissant de toutes les passions humaines.

A partir de ce Grégoire II, premier pape politicien, la grande guerre est engagée et c'est pour la conquête du temporel que ses successeurs sonnent leurs plus belliqueuses fanfares. Leur faut-il des alliés, disons plutôt des complices ? Ils en trouvent ou s'en procurent par des moyens quelconques, témoin ce Pépin d'Héristal, devenu roi des Francs qui, mandé par une prétendue lettre de saint Pierre, en personne, lui promettant le paradis, en échange des bons services qu'il lui réclame, franchit les Alpes, tombe sur les Lombards et leur prend l'exarchat de Ravenne... qu'il octroie galamment au pape auquel manquait un lopin de terre, pour y asseoir son double trône, quelque peu spirituel, mais surtout temporel.

Et voilà, désormais, que la papauté est dans ses meubles. Mais cela ne lui suffit pas. Elle a Rome, ce qui n'est pas à dédaigner, mais il lui faut la

France et puis l'Europe en sus. — Quand la papauté prend du galon... — et c'est Charlemagne, lui-même, qu'elle charge de la commission... véritable coup de maître que fit, là, le pape Léon III qui, en posant sur la tête de son puissant associé, la couronne impériale, eut la géniale idée d'en faire son « agent d'affaires ». Quel choix de meilleure qualité eût jamais pu remplacer celui de ce paladin César, César d'incomparable envergure, massacreur émérite et convertisseur sans scrupule ? C'est lui qui allègrement se chargea du soin de débarrasser, pour toujours, l'Église romaine de l'arianisme oriental. A la tête de ses Francs, les plus féroces des Barbares, il put, à ses divers titres de gloire, — qui brillent au calendrier catholique non moins que dans les fastes de l'Université dont il est resté le patron et où règnent encore, plus ou moins déguisés, son *Trivium* et son *Quadrivium* — il put, disons-nous, ajouter le fait glorieux d'avoir fait entrer tout l'Occident dans le giron de la papauté, en imposant, sous peine de mort, à tous les peuples subjugués, la foi catholique et son baptême — baptême de sang, où fonctionnait, à titre d'argument coercitif, la hache du bourreau, quand les néophytes se montraient récalcitrants. C'est ainsi qu'il fit égorger vingt mille Saxons, au cours de ses campagnes de barbare prosélytisme — soit dit, sans porter atteinte à ses incontestables qualités d'administrateur et de civilisateur.

Certes, si jamais puissant bras séculier fut mis au service de l'Église, c'est bien celui de cet intransigeant convertisseur dont la papauté reconnaissante a fait un saint — ce qui lui était bien dû — en même temps que fut soudé, à son prénom de Charles, le suffixe *grand* qui ne lui avait d'abord été donné qu'à titre de qualificatif honorifique.

Du reste, il ne tarda pas à le montrer qu'il était grand, parce que fort, alors que, sans façon ni ambages, il se proclama roi d'Italie et s'octroya la suzeraineté de la province papale qu'avait organisée son père. Reléguée au rang de vassale temporaire, la papauté s'abstint de protester, sachant bien que les empereurs passent, tandis que le pape demeure.

Et Charles-le-Grand passa, en effet, ne laissant après lui que des successeurs incapables dont se jouèrent les papes qui, abusant de leur faiblesse, non moins que de leurs vices et de leurs crimes, les humilièrent, les châtièrent et leurs arrachèrent toutes sortes de concessions qui élargirent et consolidèrent la base de leur pouvoir temporel.

C'est à partir de la chute du dernier empereur d'Occident, c'est-à-dire du pauvre Augustule, fantoche bien vite culbuté par Odoacre, que l'histoire fait commencer le Moyen-Age, — âge de foi pour l'Église qui n'y voit que ses triomphes, mais âge de ténèbres morales et intellectuelles pour le commun des profanes qui n'y voient, eux, qu'une nuit sans étoile qu'éclairent, seuls, les bûchers de l'inquisition, à la sinistre lueur desquels l'on voit

errer sorciers et loups-garous, se dresser des potences et surtout rôder, en tous lieux — jusque dans la cellule de Luther — l'insatiable Satan toujours en chasse d'âmes, mais précieux Croque-mitaine qu'exploitèrent les prêtres qui régnèrent sur leurs ignares fidèles par la terreur de l'enfer.

Sombres et néfastes, furent ces dix siècles si étrangement exaltés par les fanatiques, si bien que pendant la première moitié de ce Moyen-Age, l'on se demande, en vérité, en face de la plèbe superstitieuse et de ses prétendus « éducateurs chrétiens » de quel côté sont les plus ineptes et les plus barbares. Ces Latins qui n'avaient jamais su le grec, qui ne savaient même plus leur latin dont ils écorchaient outrageusement tous les mots, jusque dans leurs formulaires canoniques, voire même dans leur *pater*, en étaient arrivés à un tel point de scandaleuse ignorance, que les Capitulaires de Charlemagne qui, à son époque, était un lettré relatif, ordonnent aux évêques de « veiller à ce que les prêtres comprennent tout au moins l'oraison dominicale, afin de pouvoir l'expliquer aux fidèles. »

Ne pas savoir son latin, passe encore. L'on peut, sans parler comme Cicéron, faire paître ses brebis et leur prêcher la morale, mais encore aurait-il fallu corroborer ces enseignements par quelques exemples de vertu. Or, à ce honteux clergé, manquait non moins la pratique que la théorie elle-même. Le spectacle qu'offrit la cour papale du x^e au xvi^e siècle dépasse toute imagination. Dans cette interminable série d'années, sous les règnes des Boniface VIII, des Clément V, des Grégoire XI, des Jean XXIII, des Innocent VIII, des Alexandre VI, des Clément VII, des Urbain VII et autres « saints vicaires de Jésus Christ » le scandale fut tel, que le cardinal Baronijs, lui-même, en fut indigné, ainsi que le prouve le passage suivant — que nous avons cité ailleurs, mais qui retrouve ici sa place.

« Quel horrible spectacle présentait alors la Sainte Eglise romaine, lorsque d'infâmes courtisanes disposaient à leur gré des sièges épiscopaux et, ce qui est plus abominable encore, lorsqu'elles plaçaient leurs amants sur le trône de saint Pierre. Le Christ assurément dormait alors d'un profond sommeil, dans le fond de sa barque et ce qui est plus malheureux encore, c'est que les disciples du Seigneur dormaient plus profondément que lui. »

Parlant plus loin des chrétiens en général, le même cardinal ajoute : « la corruption, la cupidité, la violence et la cruauté s'étaient élevées à de tels excès, qu'il n'y avait plus moyen, pour les chefs ecclésiastiques, de se distinguer de la masse par leurs vices et leurs crimes. »

Comment du reste s'étonner d'un tel état de choses, alors que ces chefs ecclésiastiques, prenant exemple sur les grands laïques, rivalisaient avec eux dans le champ clos où s'exerçaient leurs fonctions similaires ? A gauche, ducs, comtes, marquis, vidames, barons et chevaliers, sous prétexte de veiller à l'ordre de l'empire, volaient, pillaient, assassinaient comme bandits

de grands chemins. A droite, évêques et abbés qui s'étaient déclarés suzerains de leurs diocèses et de leurs monastères, enrôlaient des soldats, bâtissaient des forteresses et s'en allaient gaillardement en guerre, casque en tête et lance au poing, tantôt les uns contre les autres, tantôt contre leurs chefs séculiers, parfois, enfin, contre le Saint Siège, lui-même, pour peu qu'un pape leur déplût.

Des régions monarchiques, l'anarchie avait fait irruption dans l'Église, chose grave décidément... si grave que la papauté se recueillant en son oratoire, se mit à réfléchir et finit par conclure qu'il serait peut-être bon de s'allier avec les moines prêcheurs, tribuns nomades, violents et jaloux dont elle ne tarda pas à exploiter les convoitises qu'allumait en eux le spectacle irritant des prélats empanachés et des abbés non moins puissants dans leurs diocèses, que de véritables petits rois sur leurs trônes.

Tactique merveilleuse, véritable inspiration du ciel ! L'éloquence enflammée de ces missionnaires qui passionnaient les foules finit par produire un courant irrésistible en faveur de la papauté qui, grâce à ce concours inattendu, providentielsans doute, reconquit sans plus tarder prestige, richesses et accroissement d'autorité, — Dieu ne protège-t-il pas ses serviteurs fidèles ?

Pareil bonheur n'arriva pas à la société laïque qui, tandis que se reconstituait le pouvoir papal, s'effritait, elle, s'effondrait incurablement. Nous voici en pleine féodalité et l'on sait ce que fut cette effroyable phase de notre histoire. La guerre était partout. Notre malheureuse France n'était plus qu'une arène ensanglantée d'où, chaque soir, fourbus, mais repus, se retiraient les pillards pour se réfugier dans leurs donjons dont se relevait le pont-levis, alors qu'à chaque aube nouvelle, s'élançaient de leur repaire, ces mêmes pillards, fauves à griffes aiguës, vautours à bec crochu., en d'autres termes, chevaliers bardés de fer qui, *noblement, vaillamment*, pourfendaient, puis écrasaient, sous les sabots de leurs palefrois, les pauvres Jacques désarmés et demi-nus.

Si bien coulait à flots le sang du peuple décimé, que la chose parut grave à l'Église qui, pourtant ne brilla jamais par un excès de sensibilité. C'est que — une chose qu'il ne faut pas oublier — c'est qu'il y a massacres et massacres. N'admettant comme légitimes, parfois même comme sacrées, que les boucheries qu'elle ordonne ou favorise — toujours *ad majorem Dei gloriam*, c'est bien entendu — la Sainte Église s'émut en son bon cœur des égorgements profanes dont elle ne recueillait aucun bénéfice. Et c'est, mue par ce louable sentiment qu'elle proclama, vers l'an 1041, après toutes sortes d'essais infructueux, cette fameuse *Trêve de Dieu* ou *Paix de Dieu* que l'on peut, sans mauvais vouloir, ni parti pris, considérer comme l'un des monuments les plus extraordinaires qu'ait laissés dans ses fastes cette Église romaine à nulle autre pareille.

Qu'était-elle, en effet, cette Trêve de Dieu, si ce n'est un acte de faiblesse inqualifiable ou de scandaleuse impuissance, en vertu de laquelle elle pacifiait avec les égorgeurs féodaux et se faisait incontestablement leur complice, en *autorisant*, sinon tous leurs massacres, du moins ceux qu'ils avaient le *droit* de commettre, du lundi au jeudi de chaque semaine. Jugez s'ils s'en donnaient, les nobles gentilshommes et prenaient leur revanche, en ces journées d'orgies sanglantes, faisant coups doubles à coup sûr pour rattraper le temps perdu !

Oui, leur complice était l'Église, car elle ne perdait rien dans cet abominable compromis. Pieux bandits, dévots assassins, touchés par les bons procédés de l'Église, en même temps que par la grâce d'en haut, rachetaient leurs forfaits par de belles offrandes, faisant dans les profits de leur fructueuse industrie, la part de Dieu et de ses représentants sur la terre qu'enrichissaient toujours davantage les fondations pieuses ou les libérales donations que leur octroyaient leurs associés reconnaissants.

Il n'est toutefois pire excès qui ne finisse par trouver ses limites. Les chefs eux-mêmes de l'Église arrivèrent à constater que ce régime féodal parvenu à son hideux paroxysme, n'était plus même une eau trouble, où s'effectuent les pêches miraculeuses, mais bien plutôt un immonde et dangereux cloaque où la papauté, non moins que tout le reste, risquait de s'enlizer à tout jamais. Ils jugèrent donc urgent de chercher un moyen pouvant débarrasser cette chrétienté qui manifestement entraînait en putréfaction, de tous les ferments infectieux qui s'y multipliaient de plus en plus... et ce furent les croisades qui leur parurent aptes à servir de remède héroïque, en cette effroyable crise dont commençaient à s'épouvanter ceux-là mêmes qui l'avaient provoquée.

« Soldats de l'enfer, devenez les soldats de Dieu ! » s'écria Urbain II, au concile de Clermont. C'était assez bien trouvé comme figure de rhétorique et ce fut, sous le coup de fouet de cette apostrophe rutilante et empanachée, que tous les forbans de la nef chrétienne s'ébranlèrent, « pour se refaire une virginité dans le sang des Sarrazins », suivant le joli mot d'Eugène Nus... en même temps que la foule qu'avait grisée la parole enflammée de Pierre l'Ermite, criait frénétiquement : *Dieu li volt ! Dieu li volt !* (Dieu le veut).

Nous n'avons pas à raconter, ici, même en la résumant, l'histoire bien connue des croisades. L'on sait comment fut écrasée, par les Hongrois et les Bulgares, l'innombrable multitude indisciplinée, à la tête de laquelle s'était mis imprudemment le pauvre Pierre l'Ermite aussi naïf que vaincu. L'on sait ce qui advint de la véritable armée féodale conduite par les grands suzerains, accompagnés de leurs vassaux et de l'élite de leurs soudards, puis définitivement soumise aux ordres de Godefroy de Bouillon

qui, nommé généralissime de l'armée, finit par s'emparer de Jérusalem dont il fut nommé roi.

La quatrième croisade, partie pour reprendre la ville sainte réoccupée par Saladin, fut uniquement consacrée à l'effondrement de l'empire d'Orient. Constantinople fut prise et mise à sac, mais en dépit de son insatiable appétit, l'ogre romain ne put digérer cette proie formidable. Deux ans après, une insurrection générale extermina, jusqu'au fond des provinces, les « barbares d'Occident » et cinquante ans plus tard, Baudouin II fut chassé de Constantinople. Ce simulacre d'empire latin, transplanté en Orient, rede vint l'empire grec, jusqu'au jour où les Turcs en firent l'empire ottoman qui, aujourd'hui encore, subsiste, végète, agonise pourrait-on même dire, tout en se tenant debout par un véritable prodige d'équilibre absolument instable.

La cinquième et la sixième croisade furent dirigées par des princes allemands, la septième et la huitième furent presque exclusivement françaises et ce fut le pieux roi saint Louis qui scella de sa mort, en 1270, la série de ces expéditions aventureuses dont le résultat définitif peut se résumer en quelques mots.

En dépit de ses espérances, la papauté fut déçue et désillusionnée. Les croisades, en effet, ce qu'elle n'avait nullement prévu, modifièrent si bien la situation morale et sociale de l'Europe, qu'elle sortit affaiblie, malgré ses foudres, de sa lutte contre les empereurs et les rois. Partout, les intérêts politiques prirent le dessus sur les passions religieuses, sans compter que l'échec final des « soldats de Dieu » écorna quelque peu la foi en l'infaillibilité papale qui avait annoncé, dès le début, la destruction de l'Islamisme et la conquête de l'Orient.

Mais si les croisades échouèrent au point de vue ecclésiastique, si Jérusalem et la terre sainte demeurèrent entre les mains des Musulmans, elles eurent, d'autre part, des conséquences qui bien qu'inattendues n'en furent pas moins considérables. Les classes populaires qui combattaient pour la même cause, à côté des barons les plus entichés de leur supériorité, sortirent de leur abaissement, rougirent de leur servilité, secouèrent leurs chaînes dont le poids leur parut plus lourd que jamais. La féodalité, d'autre part, affaiblie par le départ de tous les seigneurs qui s'en allèrent mourir en terre sainte, appauvrie surtout par la vente d'un nombre considérable de fiefs, déclina devant les progrès simultanés de la royauté, d'un côté, du tiers état, de l'autre.

Bref, l'horizon du Moyen-Age, depuis si longtemps étroit, s'élargit singulièrement. On s'accoutuma aux voyages, de peuple à peuple s'ouvrirent quelques relations. Au contact de civilisations avancées, telles que celle de Constantinople, celle des Arabes surtout, l'Occident presque barbare encore,

— ce dont il ne se doutait certes pas, — commença à se transformer. Des industries nouvelles furent importées en Europe, les lettres, les arts, les sciences reçurent une impulsion inattendue. L'architecture gothique s'inspira de l'architecture byzantine. La philosophie et la médecine des Arabes, non moins qu'une foule de termes incorporés dans notre langue, pénétrèrent dans l'enseignement des Universités chrétiennes, bref, l'axe du monde occidental se trouva quelque peu déplacé.

Tels furent les résultats des croisades, de cette gigantesque vague humaine qui de l'Occident, déferla sur l'Orient. Certes, ces progrès coûtèrent cher. C'est par centaines de mille que furent roulés, par cette vague, les cadavres des croisés; mais le monde était las des horreurs du Moyen-Age, la coupe des iniquités débordait de toutes parts, et c'est du sang de tous les malheureux impitoyablement balayés par la houle karmique, que sortit une humanité en voie de formation nouvelle qui, à travers les tâtonnements de la Renaissance, prépara l'avènement de nos générations modernes qu'enfanta, dans ses convulsions terribles, mais fécondes, la glorieuse Révolution française.

(A suivre).

ED. GRIMARD.

Lettres inédites d'Allan Kardec

Sa figure — la figure du Maître — est si grande, que je ne tenterai pas un article, mais me limiterai à expliquer en une simple note préliminaire le motif de la correspondance et comment ces lettres inédites sont tombées dans mes mains.

Si je devais faire un article, c'est le sentiment qui y dominerait, car il ne me serait pas facile de réfréner les mouvements légitimes de mon âme, en face de l'honneur, pour moi si grand, de l'hospitalité qui me fut offerte dans cette ancienne Revue qui se glorifie du nom d'Allan Kardec par qui elle fut conçue et fondée et qui maintient intacte la tradition de sa doctrine.

Tous ceux qui, comme moi, à la lecture du *Livre des Esprits*, sentirent refluer dans leur cœur les nouvelles vérités idéales que le matérialisme triomphant paraissait avoir enténébrées et pour toujours, voient en Allan Kardec la personnification symbolique d'un principe : son nom est si bien associé à la marche ascendante du spiritisme, qu'en parlant de l'un, instinctivement la pensée recourt au nom de l'autre et ainsi la doctrine devint une et même chose avec le nom de son apôtre.

La plus grande partie de ces lettres furent adressées entre 1862 et 1863 à Henri Dalmazzo qui, sous le pseudonyme de Théophile Coreni, fut, dans les moments difficiles, le champion le plus vaillant de la doctrine spirite en

Italie et c'est à elle qu'il dédia les meilleurs efforts de sa vie laborieuse et sans tache, nous laissant en héritage *Le Spiritisme selon le sens chrétien* (*Lo Spiritismo in senso cristiano* per Teofilo Coreni), un des livres les plus sincères et les plus riches en images, qui parut à Turin vers la fin de 1889, une des tentatives les plus nobles et les plus honnêtes pour la réforme de l'Église et le rapprochement de la science avec la foi cependant, en se plaisant à envisager un spiritisme chrétien, il n'était pas parmi ceux qui croient à la conciliation possible du dogme avec la science et, par conséquent, loin de penser que celle-ci devait se soumettre à l'autorité sacerdotale. Mais son regard allait plus loin et entrevoyait le Religion de l'avenir en laquelle se fondront toutes les religions, puisque la philosophie nouvelle est leur substratum idéal et le point capital sur lequel toutes s'unissent, c'est-à-dire *la croyance dans l'immortalité*, l'éternelle aspiration du genre humain.

Théophile Coreni fut le fondateur, en 1864, des *Annales du spiritisme*, la première et plus ancienne Revue qui se soit publiée dans notre pays, durant une vingtaine d'années et qui prit ses enseignements dans les idées pures de la philosophie kardéciste.

Et c'est à cette œuvre de propagande que l'on doit la traduction du *Livre des Esprits*, du *Livre des Médiums* et de celui *Qu'est-ce que le spiritisme?* qu'il serait si nécessaire de répandre dans le peuple pour y semer la pensée du Maître, en initiant la nouvelle génération aux recherches psychiques car nous arrivons au moment le plus décisif du progrès de l'humanité. Il faut donc lui démontrer le problème d'outre-tombe, mis en face de la méthode expérimentale et résolue par elle.

Ce fut dans ce premier moment que Kardec écrivit ces lettres, encourageant surtout la noble tentative de Coreni qui s'adressait à lui comme son aide et son conseiller.

Elles me furent offertes par la fille de Coreni, M^{lle} Emilia Dalmazzo, qui a mis à ma disposition des autographes extrêmement précieux, retrouvés entre les papiers du père tant regretté et qui se rapportent à la période la plus critique du mouvement spirite en Europe, quand l'incrédulité et le sourire accueillaient nos investigations initiales et nos consolantes aspirations. Donc, aucune glose à propos de telles lettres qui, du reste, n'ont pas besoin de commentaire, mais seulement une simple constatation de fait qui se traduit en une pensée quelque peu mélancolique.

La nouvelle génération lit peu et trop en hâte les livres d'Allan Kardec en les considérant presque comme des antiquités primordiales.

Autant dans le domaine de la science que dans celui de la philosophie, comme d'ailleurs dans tous les événements de la vie humaine, il existe des préjugés sur les choses et les personnes qui se transmettent, s'étendent, se généralisent et finissent par s'imposer.

Un de ces préjugés est que Kardec ne serait pas à la hauteur des études psychiques actuelles et que ses œuvres auraient fait leur temps.

Naturellement je n'ai pas la moindre prétention de tenter une étude critique de ses œuvres autour desquelles n'a pas encore été dit le dernier mot mais je ne puis m'abstenir de relever comment, à un demi-siècle de distance, nous sommes encore mieux à même d'apprécier la valeur de l'œuvre admirable d'Allan Kardec au point de vue de la répercussion que ses écrits eurent dans le public et de la direction que ceux-ci donnèrent à nos recherches.

Quant à la valeur morale de leur production on ne pourrait dire ni plus ni moins que les paroles prononcées sur sa tombe par Camille Flammarion :

On a reproché, Messieurs à notre digne ami auquel nous rendons aujourd'hui les derniers devoirs, de n'être point ce qu'on appelle un savant, de n'avoir pas été d'abord physicien, naturaliste ou astronome et d'avoir préféré constituer un corps de doctrine morale avant d'avoir appliqué la discussion scientifique à la réalité et à la nature des phénomènes.

Combien de cœurs ont été consolés d'abord par cette croyance religieuse ! Combien de larmes ont été séchées ! Combien de consciences ouvertes aux rayons de la beauté spirituelle.

N'est-ce donc rien que d'avoir amené au spiritualisme tant d'êtres qui flottaient dans le doute et qui n'aimaient plus la vie... ni physique ni intellectuelle.

Allan Kardec eût été un homme de science que, sans doute, il n'eût pu rendre ce premier service..... Mais il était ce que j'appellerai simplement « le bon sens incarné ».

La valeur inestimable de son œuvre, considérée, dans son ensemble, est d'avoir su organiser méthodiquement les résultats des premières recherches et d'avoir donné une direction à la doctrine sans laquelle nous nous trouverions encore en un état de grande confusion, confusion qui aurait retardé l'évolution du spiritisme sur les bases de la méthode expérimentale et qui aurait rendu plus grande la méfiance des scientifiques devant l'étude des faits médianimiques.

Le système philosophique du *Livre des Esprits* n'est pas une abstraction, car il s'y voit maintes fois l'intuition de beaucoup de considérations qui se sont vérifiées plus tard et rien ne s'y trouve qui ait été catégoriquement démenti par la science.

Sous ce rapport Kardec fut directement devin, car les plus récentes découvertes expérimentales ne contredirent ni ne prouvèrent jamais l'inconsistance de ses hypothèses et de ses argumentations.

Je citerai un exemple quelconque, en m'arrêtant à un des points les plus discutés. Les communications qui se rencontrent fréquemment dans ses livres avec les signatures les plus célèbres des hommes illustres et des grands

penseurs sont accueillies avec beaucoup de réserve et quelquefois avec un sourire de pitié et l'on croit que l'auteur les a acceptées un peu à la légère et trop hâtivement. Rien de plus inexact, Kardec est le premier à reconnaître l'énorme, et jusqu'à un certain point, l'insurmontable difficulté des preuves de l'identité des esprits et, ce qui est plus remarquable, loin de négliger les hypothèses, il les discute toutes pour déterminer quelle part, dans ces communications, on doit attribuer à l'action, serait-elle même inconsciente, du médium, devinant ainsi les conjectures les plus subtiles des modernes psychistes.

Vincent Cavalli, un des plus érudits et des plus géniaux écrivains italiens (dont les œuvres si elles étaient traduites et répandues dans le public intellectuel français, impressionneraient grandement) Vincent Cavalli, dans son ouvrage *Les points obscurs du spiritisme*, a mis en relief la génialité de Kardec à propos de semblables théories.

Kardec dans son *Livre des Médiums* (Chap. XIX) dit que l'esprit du médium reçoit à son insu la pensée des esprits et la transmet comme intermédiaire, s'approchant ainsi de l'hypothèse des psychistes pour lesquels les esprits se communiqueraient par procédé télépathique, c'est-à-dire transmettent la pensée par suggestion à la subconscience du médium.

A un autre endroit il écrit que l'esprit du médium peut altérer les réponses des esprits, les assimiler à ses idées et ses tendances propres, etc.

Dans ses œuvres posthumes, il admet que la distinction de ce qui est réellement le produit direct de l'âme du médium et de ce qui provient d'une source étrangère est quelquefois très difficile à faire, parce que les deux actions se confondent trop souvent pour corroborer ensemble.

Dans une autre partie de ses œuvres il a l'intuition du subconscient en écrivant que l'esprit du médium peut savoir des choses que le médium lui-même ignore lui avoir été suggérées par son propre esprit.

Les recherches des plus récents expérimentateurs, on pourrait le dire, réussissent à prouver ce que lui avait entrevu. Au chapitre IV du *Livre des Esprits* (Principe vital), Kardec énonce la théorie des phénomènes auditifs, imaginée par le baron Charles de Reichenbach, affirmant que la vie est un effet, produit par l'action d'un agent sur la matière, agent qui donne la vie à tous les êtres qui l'absorbent et se l'assimilent. Et, depuis 1860 (*Rev. spir.*, 1860, p. 81), en affirmant que les corps émettent des vibrations lumineuses invisibles aux sens matériels, il prévoyait l'expérience du Dr Hippolyte Baraduc de Paris dans son livre : *L'âme humaine, ses mouvements et ses lumières*.

Les citations pourraient se multiplier, mais j'ai voulu me limiter seulement à quelques exemples en conformité de cet aperçu succinct.

La caractéristique de Kardec est précisément l'indépendance de précon-

ception quelconque et le fait d'avoir arrêté les bases d'un système destiné à se développer et à progresser à l'infini, accompagnant et suivant les continues et interminables enquêtes de la conscience humaine.

Le spiritisme est en même temps une science d'observation et de doctrine morale. Kardec l'envisagea sous ses deux aspects, formant ainsi le plus grand système philosophique dont le point essentiel repose sur l'idée suprême de la pluralité des existences.

La doctrine de la réincarnation se dresse triomphatrice au-dessus des vieux et formidables dogmes ; et surtout de la prétendue existence du diable et de l'éternité des peines infernales ; elle est dans la formule qui est aussi l'épigraphe sur la tombe de l'Apôtre : « Naître, mourir, renaître, progresser pour renaître encore ! »

L'idée de la pluralité des existences, même là où elle n'a pas été enseignée par les philosophes, fut pressentie par l'âme humaine, comme l'unique vérité bienfaisante et régénératrice, parce qu'elle répond à l'aspiration du progrès indéfini qui est la loi suprême de tous les mondes.

Encore une fois, de ces lettres adressées à l'auteur du *Spiritisme dans le sens chrétien*, nous retenons la parole consolatrice. Il approuve l'union de l'école expérimentale et de l'école philosophique, mais il conclut :

« Il ne faut jamais perdre de vue que le but est le même ; le progrès moral ; et comme marque ; la charité pour tous. »

Naples, septembre 1906.

F. ZINGAROPOLI.

Paris, 9 décembre 1862.

Monsieur Charles Gatte

(Employé au bureau de la Municipalité à TURIN (Italie).

Monsieur,

Absent de Paris au moment où est arrivée la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, je ne l'ai reçue que depuis peu de jours, et je m'empresse de vous répondre regrettant le retard involontaire que j'ai mis à le faire.

Je suis heureux de trouver en vous un adepte sérieux du spiritualisme, et de voir que vous en comprenez le but essentiellement philosophique et moral, car ceux qui n'y cherchent qu'à satisfaire une vaine curiosité ne sont pas de vrais spirites.

Vous me demandez si l'on peut soi-même évoquer les Esprits sans le concours d'un médium. *Le livre des médiums* vous donne à cet égard tous les renseignements nécessaires, et je vous engage à l'étudier avec soin. Certainement tout le monde peut évoquer mais tout le monde ne peut pas écrire comme médium ; quand on ne l'est pas soi-même, on fait, comme

lorsqu'on ne sait pas la langue d'un pays, on se sert d'un interprète, c'est-à-dire d'un médium écrivain. Je ne puis vous dire si vous le serez ; il faut pour cela essayer, en vous conformant aux instructions contenues dans *Le livre des médiums*. Si vous ne pouvez réussir, comme les médiums sont très nombreux, vous en trouverez infailliblement parmi les personnes de votre connaissance ou de votre famille. Je n'en connais pas personnellement à Turin, mais j'ai entendu dire qu'il y en a de très bons.

La personne dont vous me donnez les détails a certainement toutes les qualités morales nécessaires pour sympathiser avec les bons Esprits ; mais a-t-elle les conditions fluidiques nécessaires pour entrer en communications, c'est ce qu'il est impossible de savoir sans essayer ; l'expérience seule peut éclairer sur ce point. Ainsi faites des essais persévérants, et tôt ou tard vous arriverez à un résultat, si ce n'est avec l'un, ce sera avec l'autre.

Je regrette, Monsieur, de ne pouvoir vous donner de plus grands éclaircissements ; j'apprendrai avec satisfaction que vous avez réussi, et vous prie de recevoir, en attendant, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

ALLAN KARDEC.

P.-S. — Voici l'adresse d'un très bon spirite à Turin et qui est en même temps médium. Vous pourrez le voir de ma part. M. Henri Dalmazzo, typographe — Via S. Dominico, 8.

Paris, 9 décembre 1872.

Monsieur Henri Dalmazzo, Typographe

Via S. Dominico, 8 — TORINO.

Monsieur,

Une absence que j'ai faite m'a empêché de recevoir en temps utile pour vous répondre plus tôt la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et que j'ai lue avec un vif intérêt, d'abord parce qu'elle me met en relation avec un vrai et sincère spirite, et ensuite qu'elle me prouve le progrès de la doctrine dans votre pays. Je vous félicite de votre zèle à la propager ; Dieu et les bons esprits sauront vous en tenir compte, quant à moi vous pouvez naturellement compter sur mon concours qui est acquis à tous les adeptes dévoués à cette sainte cause.

Les circonstances ne m'ont pas encore permis d'évoquer Abeilard ; aussitôt que j'aurai sa communication je vous l'enverrai, ainsi que celle de S. Louis.

J'ai reçu avec votre lettre le mandat de deux cents francs que vous y avez joint, et que je vais m'occuper de faire recouvrer. Vous m'enverrez la note des ouvrages que vous désirez, et je vous les ferai expédier aussitôt.

Pour ne pas perdre de temps, vous pourrez m'envoyer cette note quand vous voudrez.

Je vous adresse en attendant un exemplaire d'une brochure que je viens de publier sur mon dernier voyage et qui, je crois, vous intéressera.

Agréez, je vous prie, Monsieur, mes salutations empressées.

ALLAN KARDEC.

P.-S. — Je verrais avec infiniment de plaisir que vous publiassiez quelque chose en Italie sur le Spiritisme.

Si vous publiez une revue en italien, vous pourrez puiser tout ce que vous voudrez dans la *Revue Spirite*. Je vous serai obligé de continuer à m'écrire en français, attendu que je ne sais pas l'italien, tandis que, quoique vous en disiez, vous écrivez très bien en français.

Je ne pourrai vous envoyer immédiatement toutes les années de la *Revue*, quelques parties sont épuisées et on les réimprime. Aussitôt que ce sera terminé, je vous les ferai expédier.

Paris, 22 janvier 1863.

Monsieur Henri Dalmazzo.

Mon cher Monsieur,

J'ai cru que je ne sortirais pas de mes ennuis pour l'expédition de votre demande. Depuis longtemps je me trouvais sans aucune collection de la *Revue*, toutes épuisées et qu'il a fallu faire réimprimer, et j'ai eu pour cela de grands embarras et des difficultés avec l'ancien imprimeur. Je voulais vous expédier le tout ensemble, et l'on me promettait de jour en jour une solution. Enfin j'en suis débarrassé, et aujourd'hui on met aux messageries un ballot contenant les articles indiqués dans la facture ci-jointe.

Je commence lentement à me débrouiller un peu des occupations qui m'ont assailli vers la fin de l'année, et je vais sous peu m'occuper, plus sérieusement que je n'ai pu le faire jusqu'ici, des communications que vous m'avez envoyées dans le temps et je vous en donnerai mon avis.

En attendant croyez-moi votre bien dévoué et affectionné,

ALLAN KARDEC.

P.-S. — J'ai appris par diverses autres personnes que le spiritisme se propage à Turin ; puisse-t-il aider à la régénération de l'Italie qui y trouverait un moyen de secouer les idées rétrogrades qui entravent sa marche.

Paris, 5 février 1863.

Monsieur Charles Gatte.

Monsieur,

Le nombre considérable de lettres que je reçois chaque jour, joint à mes travaux courants, me met dans l'impossibilité matérielle de répondre à toutes

aussi promptement que je le voudrais et qu'on le désirerait ; je suis donc forcé de le faire par ordre d'inscription des lettres reçues, ce qui, tout naturellement, entraîne des retards involontaires.

Dans ma précédente lettre, je vous avais renvoyé à l'étude complète de mes ouvrages sur le sujet qui vous occupe. A cela j'ai peu de chose à ajouter, car vous avez dû y voir que la faculté médianimique tient à une disposition organique qui n'est pas donnée à tout le monde. On peut la développer par l'exercice quand on en possède les rudiments, mais quand le germe n'y est pas, il faut se résigner à se servir d'un intermédiaire pour communiquer d'une manière ostensible avec les Esprits, comme on se sert d'un interprète pour converser avec quelqu'un dont on ne sait pas la langue. Je dis « d'une manière ostensible » parce que l'absence de la faculté médianimique n'empêche pas les Esprits de venir à l'appel qui leur est fait et de se communiquer par la pensée et par l'inspiration.

Vous insistez pour savoir s'il faut magnétiser le sujet ; je répéterai ici ce qui est dit dans *Le livre des médiums*, que le magnétisme peut, dans certains cas, aider au développement de la faculté, quand le principe existe, mais il ne donne pas plus la faculté qu'il ne peut donner la vie à une jambe de bois. A cela j'ajoute un conseil très important, c'est qu'il faut se contenter de ce qu'il a plu à Dieu de nous donner sous ce rapport, et qu'il y a quelquefois des inconvénients graves à vouloir forcer quand même la médiumnité ; il faut lui laisser suivre son développement naturel et se borner à le seconder. Du reste, pour éviter l'incertitude et des essais inutiles, on peut interroger, par un bon médium, les esprits qui, généralement indiquent ce qu'il convient de faire, et font connaître le genre de faculté que l'on possède ou que l'on ne possède pas.

Je vous avais engagé à vous mettre en rapport avec M. Henri Dalmazzo, 8 Via S. Dominico, à Turin, très bon spirite, qui doit connaître des médiums, et pourrait vous donner les indications nécessaires.

Agréez, je vous prie Monsieur, l'expression des meilleurs sentiments de votre tout dévoué.

ALLAN KARDEC.

Paris, 28 mai 1863.

Monsieur Enrico Dalmazzo.

Mon cher Monsieur,

J'ai reçu votre lettre du 22 mai, ainsi que les coupons montant ensemble à 80 francs pour solde de ce dont vous m'êtes redevable. Ce mode de paiement me convient parfaitement, et vous pourrez l'employer à l'occasion.

Je vais vous faire expédier sans retard les quatre exemplaires de l'année 1860 qui vous manquent. A l'époque de l'envoi j'étais obligé de faire

réimprimer toutes les années antérieures qui étaient épuisées ; l'année 1860 manquait sans doute à ce moment, et plus tard on l'aura oubliée. J'y joindrai également ce qui manque à un exemplaire de 1859.

Je suis heureux d'apprendre que la Société spirite de Turin va s'organiser, et me féliciterai d'en faire partie comme membre honoraire, puisqu'elle veut bien m'offrir ce titre.

M. Degiorgès m'a envoyé la traduction en italien de la petite brochure : *Le spiritisme à sa plus simple expression*, qui aidera sans doute à la propagation de la doctrine en Italie. Il se propose également de publier une traduction du *Livre des Esprits* et du *Livre des médiums*, pour mon compte j'en serai très heureux, mais il est nécessaire qu'il s'entende à cet effet avec l'éditeur M. Didier, avec lequel il sera facile de s'arranger.

Le titre de *Annali dello Spiritismo in Italia* est excellent ; je hâte de mes vœux le moment de la publication de ce recueil, pour lequel je renouvelle l'autorisation de puiser tout ce qu'on voudra dans ma Revue.

Je suis très sensible aux témoignages d'affection que vous voulez bien me donner de votre part et celle de nos frères spirites de Turin ; veuillez leur dire que je serai bien heureux le jour où il me sera possible d'aller leur serrer la main.

Votre tout dévoué et affectionné

ALLAN KARDEC.

Paris, 14 décembre 1863.

Monsieur Dalmazzo.

Mon cher Monsieur,

J'ai reçu votre bonne lettre avec un vif plaisir, ainsi que les intéressants détails que vous me donnez sur la formation de la Société spirite de Turin. Vous trouverez ci-joint ma réponse à la gracieuse nomination dont j'ai été l'objet de sa part. Si mes occupations me le permettent, je serai bien heureux, aux vacances prochaines, d'aller la remercier en personne et serrer la main de nos frères de Turin. Si cela se peut, je vous en informerai quelque temps d'avance.

J'approuve fort l'union que vous avez faite de l'école expérimentale et de l'école philosophique ; il eût été fâcheux qu'une question de forme fût une cause de dissidence. Il ne faut jamais perdre de vue que le but est le même : le progrès moral : et, comme marque : la charité pour tous.

Je verrai avec infiniment de plaisir se réaliser votre projet de publication mensuelle, parce que j'ai la persuasion qu'étant faite par des hommes sérieux et éclairés ce sera une œuvre sérieuse.

Je vous renouvelle, cher Monsieur, l'expression de mon fraternel dévouement.

ALLAN KARDEC.

J'ai appris par divers autres
partisans que le spiritisme
se propage à Paris; peut-être
aidera-t-il l'éducation de l'Italie,
en y transmettant un moyen de
s'élever les idées et les progrès qui
entraînent la marche.

Allan Kardec

Dernières séances du médium Miller

Mon article paru dans le numéro de Septembre m'a valu quelques félicitations de la part de ceux qui, ainsi que moi, n'avaient point emporté, des séances auxquelles ils avaient assisté, une parfaite conviction de la médiumnité de Miller.

Il m'a attiré aussi bien des blâmes, voire quelques inimitiés de personnes parmi lesquelles j'en connais d'assez honnêtes ou naïves pour admettre trop facilement des faits qui exigent tant de preuves pour être démontrés.

J'ai été qualifié d'ignorant, de sceptique, de faux spirite par des gens dont j'ai fréquenté les salons et qui faisaient de moi des éloges que je n'y allais point cueillir. Mais, chose plus grave, quelques bonnes âmes, à qui je pardonne très volontiers, m'ont représenté au médium Miller comme très capable d'avoir monté une cabale pour faire « tomber la pièce » le soir de la séance à laquelle mon ami Gabriel Delanne avait eu l'amabilité de me faire admettre.

Ceux qui me connaissent doivent savoir que de pareilles accusations sont innocentes et que j'ai pour devoir strict de faire connaître à mes bienveillants lecteurs ce que je pense en toute sincérité.

J'ai exprimé, depuis cette malheureuse séance du mois de Juillet, le désir bien naturel d'assister à d'autres réunions autour du médium San-Franciscain, mais j'ai été systématiquement évincé. Pensez donc un invité qui

ose avouer qu'il est venu avec une lampe électrique dans sa poche, quand même sa délicatesse ou son éducation l'empêcherait de s'en servir... Pour ces gens-là je suis un homme malhonnête.

Pourtant, que demandais-je ? Simplement à être convaincu. Je voulais un peu plus de lumière ; je trouvais admissible que l'on pût demander en France à Miller ce qu'il avait accordé en Californie à M. Van der Naillen et aux savants qui ont pu témoigner des belles manifestations, produites sous leurs yeux, c'est-à-dire qu'on devêtit le médium, qu'on lui donnât des effets qu'il n'aurait pas touchés et qu'un témoin consciencieux et bienveillant entrât sous le rideau avec lui comme le fit M. Van der Naillen.

A cela M^{me} Noeggerath, notre doyenne vénérée et incapable de croire au bluff, m'a répondu par écrit « Miller n'est pas un médium à l'essai et ces « moyens coupables sont de nature à éteindre les fluides du médium, à lui faire beaucoup de mal et à détruire même ses facultés médianimiques ». — « Cependant, chère bonne maman, ai-je répliqué, il me semble que, si coupables qu'ils soient, ces moyens employés par les témoins des séances de San Francisco n'ont fait aucun tort au médium et ont produit, au contraire, des effets merveilleux qui n'ont point été reproduits complètement en France. »

Ce que j'ai dit de Miller était un peu dicté, mes lecteurs l'ont compris, par le manque d'égards de Miller envers mon ami le colonel de Rochas sous l'égide de qui l'avait placé M. Van der Naillen, et qui était venu à Paris en vain pour assister au moins à une de ses séances sinon à la première. Et depuis que de gens ont été invités dont l'ignorance est telle en matière de spiritisme que plusieurs assistants sont arrivés chez M. A... qui croyaient aller chez un prestidigitateur et n'ont rien compris aux apparitions qu'ils ont prises pour des marionnettes.

Depuis lors le Colonel a reçu, de M. Van der Naillen et du Dr Willy Reichel, des lettres dans lesquelles ils adressent au savant chercheur l'expression de leurs regrets pour la conduite du médium à son égard, lui, Miller, qui semblait fuir les regards des vrais spirites et s'est si facilement livré, dans ses premières séances, à de nombreux étrangers. Il a appris à ses dépens que la plupart de ceux qu'il redoutait tant en quittant l'Amérique n'ont été que des curieux inexpérimentés.

Ceux qui, avec moi, ont assisté à ces soirées-là et n'ont pas vu les dernières peuvent croire que la médiumnité de Miller est plus que douteuse.

Eh bien, s'il faut en croire de nombreux témoins, il n'en est rien heureusement et si j'ai franchement fait part de mon impression personnelle pour la séance à laquelle j'ai été invité, je suis heureux de proclamer loyalement aujourd'hui, aux lecteurs de la *Revue Spirite*, que, dans les trois dernières séances qu'il a offertes les 10, 12 et 14 octobre, la première et la

dernière chez M^{me} Noeggerath, l'avant-dernière chez M. Gaston Méry, le médium Miller a donné les preuves éclatantes d'une médiumnité incontestable et, selon la parole d'un témoin des plus honorables « que rien ne saurait tenir. »

Chez M^{me} Noeggerath le 10 octobre des apparitions d'esprits ont eu lieu plusieurs fois et les personnalités reconnues.

Chez M. Gaston Méry, directeur de l'*Echo du Merveilleux*, qu'on ne soupçonnera pas de déguiser sa pensée en matière de spiritisme dont il a été longtemps le très loyal antagoniste, une réunion très nombreuse, trop peut-être, a constaté une série de phénomènes d'apparitions de matérialisations et de dématérialisations qui ont convaincu le plus grand nombre des assistants.

L'extrait suivant de la lettre de M. E. W. l'un des invités de cette belle séance, que je reproduis avec plaisir, démontrera qu'il ne peut exister de parti pris en face la vérité.

Mon cher Monsieur Dauvil,

« Ayant obtenu une invitation pour la séance donnée chez M. Gaston Méry, j'ai pu voir enfin le médium Miller, et je vous en donne à la hâte en sortant ma très franche impression. Lorsque le médium eut placé lui-même son monde, une excellente artiste espagnole chanta de jolies choses en s'accompagnant sur la guitare. J'ai moi-même, sur la prière de M^{me} Letori, fait entendre la romance de l'Etoile de l'opéra de Wagner, « Tanhauser ». Au commencement de la séance l'obscurité fut peut-être un peu trop complète. Le médium se leva dans le salon où il était assis et fit quelques pas en donnant la main à un esprit. De ma place je distinguai faiblement cette première apparition. Mais après l'entrée de Miller dans son cabinet formé de rideaux noirs, Betsie son guide demanda plus de lumière et les formes matérialisées furent plus visibles et mieux accusées.

Deux d'entre elles, de taille différente, ont paru simultanément; l'une portait au front une sorte de bandeau lumineux avec un point brillant comme un diamant. Une forme masculine de haute taille, celle d'un Peau rouge, s'est nettement constituée sous nos yeux, puis une autre plus petite qui a diminué sensiblement et s'est effondrée près du rideau. Les voix des apparitions étaient différentes et très distinctes, surtout celle d'un homme qui a prié plusieurs personnes qui l'ont connu de son vivant de dire à sa femme qu'il est sans cesse auprès d'elle. M. Thomas, ancien maire du XIII^e arrondissement de Paris, s'est fait connaître ensuite; enfin Charlotte, la fille du docteur Chazarin qui l'a embrassée sans trop la reconnaître.

Des mains d'esprits ont fréquemment frappé sur les genoux ou les épaules des assistants des coups rapides avec un bruit semblable à celui d'une batterie électrique.

Le phénomène le plus concluant à mon avis, est celui-ci: une boule vapo-reuse, phosphorescente est apparue au sommet du rideau, est descendue lentement en se balançant plusieurs fois à droite à gauche, a pris une forme humaine en touchant le parquet et s'est évanouie en avant du cabinet.

En résumé, je crois à la réalité des phénomènes spirites dont j'ai été témoin.

Recevez, mon cher Monsieur Dauvil, l'hommage de mes sentiments dévoués,
E. W.

Tout ceci, bien entendu, est l'opinion du témoin, non la mienne.

Enfin, après la séance de dimanche soir 14, donnée chez M^{me} Noeggerath, le doute n'est plus possible et les nombreux témoins que j'ai eu le plaisir d'entendre hier et ce matin me font un devoir de rendre justice au médium Miller, parce que je les crois, non parce que j'ai vu.

La vénérable octogénaire avait réuni, dans son salon du n° 22 de la rue Milton, une société d'élites, composée de spirites convaincus et sévères parmi lesquels le D^r Papus, le D^r Chazarin, le D^r Moutin, M. Léon Denis qui venait à peine de terminer la belle conférence qu'il avait faite dans la grande salle des fêtes du *Petit Journal*, le commandant Heidet et son fils, et de nombreuses dames habituées du salon de bonne maman. Je ne puis donner le compte rendu de cette séance qui sera sans doute publié par plusieurs feuilles spirites, mais l'avis des assistants est unanime. Elle a été brillante et incontestable.

M. Léon Denis, de sa voix éloquente, a fait un appel aux esprits dans une invocation émouvante et ils ont répondu à sa prière.

Le D^r Papus a eu l'honneur de voir apparaître la regrettée Duchesse de Pomar dont la voix et l'accent étranger ont été reconnus par tous ceux qui ont eu le bonheur de la connaître. Un témoin affirme le fait — je répète.

De nombreux parents sont venus parler aux leurs et les caresser.

Aussi l'enthousiasme a-t-il été général, en cette belle séance parmi, les assistants qui ont unanimement adressé des félicitations et des remerciements au médium Miller en lui souhaitant un bon voyage pour son prochain départ pour l'Amérique et en lui exprimant le désir sincère de le voir bientôt revenir en France.

Après ce compte rendu j'ai lieu de supposer que ceux qui m'ont accusé d'être un antagoniste de parti pris reconnaîtront simplement ma parfaite indépendance. Je suis heureux de redire ce qui m'a été raconté, mais, encore une fois, que je n'ai point vu.

P.-S. — A peine achevais-je ces lignes que je recevais une lettre de M^{me} Noeggerath dont j'extrais ce qui suit: A la séance qui a eu lieu chez moi hier, Léon Denis a été émerveillé — il ne tarit pas en éloges sur la déli-

cieuse jeune fille aux cheveux noirs, si belle, si souple, si gracieuse qui l'a embrassé — son corps svelte, sa ravissante poitrine couverte d'une étoffe transparente ne laissait aucun doute que c'était bien une jeune fille qui était devant lui. Cet article précède celui de M. Léon Denis arrivé au dernier moment. Il nous pardonnera cette intervention.

LEOPOLD DAUVIL

Une séance de Miller chez M^{me} Noeggerath

N'est-ce pas une chose étrange et fantastique pour notre génération sceptique et matérielle que de voir des êtres de l'autre monde : esprits familiers, fantômes de défunts, formes fugitives et tremblantes créées et animées un instant par les âmes de ceux que nous avons aimés, paraître au milieu de nous, se mêler quelques minutes à notre vie, nous témoigner leur tendresse, parler, rire, chanter avec nous, puis s'évanouir et rentrer dans cet au-delà mystérieux qui nous attend tous ? Aussi, malgré les preuves les plus convaincantes, malgré les témoignages les plus imposants, l'incrédulité du grand nombre résiste-t-elle à l'évidence et parmi ceux qui ont observé ces phénomènes, il en est encore beaucoup dont le concept, peu préparé à de tels prodiges, ignorants des lois de l'esprit, inconscients des forces obscures et profondes de l'au-delà et des états subtils de la matière, préfèrent tout supposer : l'hallucination, la fraude, ou bien recourir à quelque hypothèse saugrenue plutôt que d'admettre la réalité éclatante qui condamnerait toutes leurs opinions d'antan. Il n'y a pas de place dans leur conception, pas de case dans leur cerveau pour la notion d'un monde invisible. C'est la conséquence des influences ambiantes et d'une éducation trop terre à terre.

C'est pourquoi, tout en la réprouvant, nous ne saurions nous étonner de la suspicion dont les médiums à matérialisations ont été l'objet de la part des sceptiques ni des procédés discourtois, même cruels, qu'ils ont eu à subir de leur fait. Les subterfuges, les tricheries auxquels certains industriels se sont livrés justifient, d'autre part, dans une certaine mesure, les précautions prises dans les expériences de ce genre.

Mais avec Miller toute suspicion tombe, toute hésitation s'évanouit devant la puissance, la beauté, la variété des manifestations. Tout assistant impartial ne peut que rendre témoignage de l'authenticité des phénomènes produits par la faculté de ce médium admirable.

Miller qui est français, originaire de Nancy, où il a sa famille, n'est pas un professionnel. Il donne ses forces, sa santé, une part de sa vie dans le seul but de fournir des preuves de la survivance. Son désintéressement est absolu. Quoique ruiné par le désastre de San-Francisco, qui a détruit son

avoir, il refuse toute indemnité et supporte seul les frais d'un long et dispendieux voyage. Pourtant, il faut le reconnaître, il est peu encouragé dans son apostolat. Les savants d'outre-mer lui ont imposé, plus d'une fois, comme moyens de contrôle, des conditions très dures, le garottant au point de faire pénétrer les cordes dans sa chair, scellant les liens avec des cachets de cire ou de plomb qui ont laissé sur lui des traces de brûlure, lui imposant, en un mot, de véritables tortures qu'il a subies, avec stoïcisme, dans l'intérêt de la science et de la vérité, mais dont il ressent encore les effets. De là son aversion, mettons son appréhension pour les milieux scientifiques et sa préférence marquée pour les réunions de croyants, où l'harmonie des pensées et les vibrations sympathiques des forces créent des ambiances plus favorables à la production des phénomènes.

L'impression, dès lors, est plus vive. Elle est graduée par un ensemble de manifestations qui, des plus simples, montent par un *crescendo* ménagé jusqu'à des apparitions fantômales de l'aspect le plus saisissant. C'est ce qui se produisit en notre présence.

Le dimanche, 14 octobre, l'assistance est nombreuse, 22, rue Milton. Une trentaine de personnes garnissent le petit salon de « bonne maman », qui les accueille et les place avec ce tact parfait et cette bonne grâce affectueuse qui la rendent si chère à tous ses amis. Dans le nombre nous remarquons le Dr Encausse, le Dr Dusart, le commandant Heidet et son fils; Ouïste, de la *Revue spirite*; Majewski, M^{me} Laffineur, M. et M^{me} Letort, etc., etc.

Dans un coin de la pièce, deux rideaux tendus forment un cabinet de matérialisations. Je suis placé près de l'ouverture et je puis observer les manifestations dans leurs moindres détails.

Au début de plusieurs séances précédentes, le médium avait été déshabillé et revêtu d'étoffes sombres. Et comme, m'a-t-on dit, au cours de ces séances, entre autres à celle qui eut lieu, le jeudi 11, chez M. Gaston Méry, Miller se montra à l'assistance tenant une apparition par la main, dans des conditions défiant toute supercherie, on considéra comme superflu et discourtis d'imposer de nouveau des conditions rigoureuses d'expérimentation dont le médium a eu naguère tant à souffrir. Miller avait fait ses preuves. Insister eût été du plus mauvais goût. Cependant le cabinet fut visité minutieusement au préalable.

D'abord un certain nombre de formes apparurent successivement en dehors des rideaux, formes assez vagues, manifestations imprécises et peu concluantes; des voix sourdes prononcèrent des noms d'esprits. Mais dès que Miller se fut placé dans le cabinet et fut plongé dans la transe, les phénomènes prirent un caractère beaucoup plus accentué. On voyait les rideaux se gonfler peu à peu. Tout à coup, ils s'ouvrirent brusquement et cinq formes blanches, couronnées d'autant de nimbes lumineux, se montrè-

rent simultanément. Elles restèrent visibles pendant plusieurs minutes, puis les rideaux se refermèrent.

Au bout d'un instant, les rideaux s'entr'ouvrirent de nouveau ; un esprit féminin apparut à mes côtés. Placé au premier rang, mes genoux frôlaient les rideaux et je pouvais distinguer, sous le voile léger qui recouvrait l'apparition, la rondeur de ses formes, sa carnation vivante et rosée. Ses mouvements étaient souples et gracieux. Elle pencha vers moi son visage imberbe, aux traits agréables (Miller porte des moustaches). Ses lèvres touchèrent mon front. Je sentis le contact d'une chair chaude et humide et tous mes voisins entendirent le bruit d'un baiser. Elle donna son nom d'une voix très distincte : Lillie Roberts, et, après avoir prononcé quelques phrases en anglais, obligeamment traduites par M^{me} Ellen Letort, elle s'évanouit.

Un fait plus extraordinaire encore se produisit peu après. Un petit nuage vapoureux descendit du plafond et glissa le long du rideau, à la vue de tous. Arrivé à la hauteur de mes jambes, je sentis plusieurs coups assez forts. Puis le nuage s'étala sur le parquet, à nos pieds. Un certain travail s'effectuait dans la masse blanchâtre qu'agitait un mouvement ondulatoire et constant. Lentement, une forme ample, d'allures masculines, émergea du parquet, se dressa devant moi et devant Papus, mon voisin ; une voix sonore se fit entendre. C'était le guide-contrôle du médium, Dr Benton, qui nous adressa un chaleureux speech en anglais, nous disant qu'il était heureux de venir parmi nous, nous apporter des preuves de l'existence, de la manifestation des Esprits et de la communion qui relie les vivants aux invisibles. Sa tête s'élevait un peu au-dessus de la mienne, à une courte distance et je saisissais fort bien les vibrations de sa voix sortant de cette tête fantômale.

Enfin l'esprit d'une petite fille, Lulu, vint gambader au milieu de nous, s'asseyant sur les genoux de « bonne maman », folâtrant et riant aux éclats. Puis nous priant de chanter, elle nous accompagnait, ce qu'avaient fait déjà avant elle plusieurs autres esprits. Son rire saccadé et joyeux éclatait à tout propos. Et devant ces manifestations, la mort perdait tout à coup son caractère funèbre pour devenir, à nos yeux, une chose familière et touchante. Le sphinx redoutable avait livré son secret, et ce secret était tout d'amour, d'espérance et de paix.

Miller reparut, sortant du rideau, encore tout troublé par la trance. Pendant toute la durée de ces phénomènes, au moment même où les esprits parlaient et s'agitaient, nous entendions distinctement cette respiration hâlante et ces gémissements comprimés qui caractérisent l'état du médium entrancé.

En résumé, cette séance fut splendide, une des plus belles parmi celles que j'ai pu observer au cours de ma vie. Je suis heureux de pouvoir en témoigner ici toute ma gratitude à M^{me} Noeggerath et à l'excellent médium C. V. Miller.

LÉON DENIS.

ÉTUDE SUR LE SPIRITISME ⁽¹⁾

Par A. MARION, *Président de la Cour d'appel d'Alger.*

(ŒUVRE POSTHUME) (suite).

§ 13

DE LA MÉDIUMNITÉ SOMNAMBULE.

Cette médiumnité est celle, à mes yeux du moins, qui excite et captive le plus notre attention, parce que, par son intermédiaire, on obtient des résultats bien propres à faire comprendre l'importance de nos communications avec les esprits.

En effet, cette médiumnité, sa qualification l'indique, étant exercée par le médium lorsqu'il est endormi, il en résulte qu'il est facile à l'esprit qui se communique de s'emparer de son corps ; et il le fait d'une manière si complète que le médium parle et agit exactement comme cet esprit lui-même, qu'il reproduit toutes ses sensations, ses souffrances, s'il y a lieu, en sorte qu'on peut dire qu'il en est la représentation vivante.

Dans ces circonstances, on comprend que nous devons avoir sous les yeux des scènes ou des tableaux des plus variés et parfois des plus dramatiques. On en jugera tout à l'heure. Mais auparavant il faut que j'explique comment il est possible que le corps du médium puisse être envahi par l'esprit et en outre comment il peut se faire que ce dernier se produise dans un groupe spirite.

Sur le premier point, on peut tenir pour certain que, lorsque le médium est endormi, rien n'est plus facile que de distancer momentanément son âme de son corps. Nous en avons eu la preuve par des expériences très concluantes. Son âme ainsi éloignée, rien n'empêche l'esprit étranger de se substituer à elle par son périsprit et ensuite d'agir et de parler comme s'il était vivant de la vie terrestre. Effectivement que lui manquait-il avant pour qu'il pût jouir de cette faculté ? La matière. Par son incorporation dans le corps du médium, elle ne lui fait plus défaut.

Cette séparation momentanée de l'âme d'avec le corps n'a rien qui doive nous surprendre ; car parfois il lui arrive de se dégager d'elle-même. C'est ce qui nous est démontré par nos songes, dont la plupart ne peuvent s'expliquer que parce que, profitant de notre sommeil et reconquérant sa liberté, elle s'éloigne, et du lieu où elle se trouve elle nous fait voir en rêve ce qui, sans cela, fût demeuré caché pour nous.

(1) Voir les numéros de la *Revue* depuis 1905 et janvier à septembre 1906.

Au reste cette migration de l'âme seule, en dehors de tout mouvement du corps, auquel elle est unie, n'est pas un fait récemment inventé. Il est dit dans le *Zohar*, principal livre des hébreux kabbalistes que : « chaque nuit, « pendant notre sommeil, notre âme monte au ciel pour y rendre compte « de sa journée et, à ce moment, le corps n'est plus animé que par un « souffle de vie placé dans le cœur... »

D'après les esprits, lorsque, par un motif quelconque, l'âme s'éloigne du corps, c'est une traînée fluidique qui continue à les lier imperceptiblement l'un à l'autre.

Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de positif, c'est que, par quelque moyen que cela s'opère, le médium, une fois endormi, est à la disposition des esprits étrangers et peut être entièrement absorbé par eux ; ce qui suffit pour expliquer naturellement les communications qui, dans cette situation, ont lieu par son intermédiaire.

M. de Mirville croit à cette absorption et voici comment il l'explique : « Quant à cette disposition physiologique, dit-il, favorisant chez le médium « l'action de l'esprit étranger, nous croyons qu'elle existe et nous pourrions « énumérer ici une partie des conditions qui la favorisent. Nous savons, de « plus, que ces esprits prennent facilement possession de nos organes, de « notre système nerveux surtout, avec lesquels il a la plus intime relation, « le fluide qui circule dans nos nerfs étant, selon Newton, *identique à l'air* « *que nous respirons*, et ces puissances spirituelles étant les princes de cet « air, dans lequel elles résident. Mais... l'espèce d'assimilation physiologique « qui s'opère entre elles et nous, n'est qu'une assimilation accidentelle, « temporaire et toujours limitée par la permission divine... »

C'est ce que nous reconnaissons et cela est si vrai qu'ainsi qu'on le verra plus bas, rien ne se fait chez nous qu'après avoir invoqué le secours et l'intervention du Très-Haut. Pour le moment, je ne retiens qu'une chose, c'est que la prise de possession du médium par un esprit étranger est un fait possible et admis par tous ceux qui se sont occupés de cette question. C'est là ce qu'il m'importait d'établir.

Mais, et c'est là le second point que j'avais à examiner, comment se fait-il que les esprits se présentent dans les divers groupes ? Tous y viennent-ils d'eux-mêmes ? S'il faut croire ce qu'ils nous disent, et je ne vois pas pourquoi on n'ajouterait pas foi à leur parole, les Esprits s'occupent beaucoup de spiritisme et prennent le plus vif intérêt à l'établissement et à la prospérité des groupes qui peuvent se former. Au reste chaque groupe est sous la protection de divers esprits et surtout sous la direction toute particulière de l'un d'eux. En conséquence c'est d'ordinaire par leurs soins que les communications ont lieu.

Les esprits qui, lorsque nous sommes réunis, nous rendent visite, peuvent

être divisés en deux catégories. Dans la première sont ceux qui sont heureux, ou qui, sans l'être d'une manière complète, jouissent d'un certain bien-être. La deuxième comprend les esprits réellement souffrants ou coupables. A la différence des premiers qui ont à cet égard une entière latitude, ces derniers ne peuvent se communiquer à nous de leur propre mouvement. Absorbés par leurs souffrances, ils n'y songeraient même pas. Mais auprès d'eux sont d'autres esprits qui, animés de ce sentiment de charité qui ne les abandonne jamais, veillent sur eux et finissent par obtenir de Dieu qu'ils puissent conférer avec nous. Dans ce cas, ce sont ces bons Esprits qui les amènent et les reconduisent.

Les esprits souffrants pour quelque cause que ce soit sont heureux de ces communications, car elles sont pour eux d'un grand soulagement. Ils aiment en effet entendre notre voix et c'est sans doute cet attrait qui les porte à écouter volontiers nos conseils. Sans doute il arrive parfois qu'ils ne sont pas acceptés de suite et qu'avec quelques esprits nous avons de grands efforts à faire. Notre tâche est surtout difficile quand ils ne savent pas se rendre compte de leur situation, par exemple quand ils ne peuvent se persuader qu'ils sont morts. C'est là une idée qui les épouvante et qu'ils repoussent quelquefois pendant assez longtemps avec une énergie extrême. Mais sur ce point, comme sur tous les autres, il est rare qu'à la longue nous ne puissions pas réussir, et alors la situation de ces malheureux se modifie d'autant plus sensiblement qu'ils mettent plus de zèle à suivre nos exhortations.

Comme on le voit, ces communications ont principalement pour but de ramener les esprits souffrants à de meilleurs sentiments et d'améliorer par suite leur sort ; mais elles ont également pour objet de nous instruire par des exemples salutaires.

J'ai encore une autre explication préliminaire à fournir. Il faut que je fasse connaître comment le médium parvient à s'endormir. Est-ce de lui-même ou bien est-ce au moyen de passes magnétiques.

A cet égard, on est assez généralement porté à confondre le spiritisme avec le magnétisme. Or, c'est une grande erreur, car le sommeil du médium, dans ces divers cas, est régi par des principes ou des causes différentes. Dans le magnétisme, ce sont les fluides, des hommes qui agissent ; dans le spiritisme, ce sont ceux des esprits. Aussi est-il à remarquer que le médium spirite s'endort toujours sans que, de la part d'aucun des assistants, il ait été rien fait pour cela.

Voici du reste très exactement et très fidèlement ce qui se passe. Dès que nous sommes tous réunis, la séance est ouverte. Aussitôt nous faisons une prière en commun par laquelle nous demandons à Dieu de permettre aux esprits désireux et à ceux qui ont besoin de nous de se communiquer.

Cela fait, le médium s'assoit devant une table isolée de chacun de nous. Il a devant lui quelques feuilles de papier blanc, sur lesquelles, un crayon à la main, on le voit bientôt tracer des lignes bizarres, puis parfois écrire quelques mots qu'il efface ensuite. C'est un indice que l'esprit commence à s'emparer de lui. Effectivement sa main ne tarde pas à s'arrêter ; ses yeux se ferment, sa tête s'incline sur sa poitrine et son corps s'affaisse au point qu'il est souvent nécessaire de le relever.

Dans cette situation, comme je l'ai déjà dit, il appartient aux Esprits qui se succèdent dans le cours de la séance, dont la durée ordinaire est d'une heure et quart environ.

Voyons maintenant comment elle est remplie. Après un moment de silence ou de recueillement, l'esprit qui s'est emparé du médium ne tarde pas à parler. S'il est de ceux que nous appelons heureux, les choses se passent très simplement. La conversation s'engage, comme si l'on se trouvait dans une réunion ordinaire, et, après s'être continuée quelques instants, elle se termine sans incident remarquable. Quelquefois le charme de ces communications n'en est pas moins très grand. Lorsque, par exemple, l'Esprit est une de nos anciennes connaissances, un de nos amis, ou un de nos parents.

Les incrédules riront peut-être de ces détails. Que pouvons-nous y-faire? Rien. Si ce n'est les plaindre de ne pas vouloir se procurer ces douces satisfactions.

Mais la séance ne s'écoule pas d'ordinaire d'une manière aussi paisible. C'est bien autre chose, quand c'est le tour d'un Esprit souffrant, d'un grand criminel par exemple. Nous assistons alors parfois à un affreux spectacle.

Ainsi veut-on savoir ce qui a lieu quand Tropmann se communique, ainsi que cela lui est arrivé plusieurs fois? Après avoir prononcé quelques mots qui ont pour but d'établir l'identité, le médium se lève lentement, puis il s'agite et on le voit lutter contre une force invisible qui cherche à ramener et qui ramène effectivement ses bras derrière le corps, où ils demeurent fixés comme s'ils étaient attachés.

Le médium se met ensuite à genoux et presque immédiatement il s'étend la face contre terre. Dans cette position il paraît subir le dernier supplice, ce qu'il est facile de comprendre au soubresaut par lequel le médium se retourne subitement, roulant des yeux effarés.

C'est au reste là, aux dires de Tropmann lui-même, une des peines auxquelles ce grand coupable est assujéti.

Il en est une autre qui est pour lui bien terrible. Il nous a dit qu'il était parfois conduit et renfermé dans sa tombe et là il avait la double douleur d'assister à la décomposition de son corps et de sentir en quelque sorte le poids de la terre qui le recouvre.

Parlerai-je de ceux qui, dépourvus de vrai courage, désespèrent de la

miséricorde divine, et qui, impatients des misères de ce monde, se donnent volontairement la mort ? C'est là une action à l'égard de laquelle Dieu se montre d'une grande sévérité. Et cela devait être ; car ils ont à se reprocher d'abord d'avoir douté de sa bonté, et puis, en portant sur eux une main criminelle, d'avoir tranché une existence qui ne leur appartenait pas, et dont de plus ils n'étaient pas les maîtres.

Aussi nul ne peut se faire une idée de ce qu'ils sont condamnés à souffrir. Rappeler toutes leurs tortures, telles qu'elles nous ont été retracées par notre médium, me mènerait trop loin. Je me bornerai donc à dire qu'ils sont astreints à renouveler leur suicide de la même manière qu'ils l'ont accompli, et comme ils ont sur ce point une pleine connaissance de leurs actes, ils ressentent toute l'horreur de ce supplice.

Ah ! que d'individus qui, pour échapper aux épreuves de cette vie, ne craignent pas d'attenter à leurs jours, hésiteraient à le faire, s'ils savaient ce qui les attend dans l'autre monde ! Plaignons surtout ces couples infortunés qui, ne pouvant supporter l'idée d'être séparés sur cette terre, se tuent de concert dans l'espérance d'être à tout jamais réunis après la mort. Non seulement cette réunion n'a pas lieu ; mais une plus complète séparation est leur partage, accompagnée en outre de regrets et d'atroces douleurs.

Quand on voit le médium représenter toutes ces souffrances, un sentiment de pitié et d'effroi en même temps s'empare de tous les assistants ; vraiment cela fait mal.

Mais c'est surtout quand l'Esprit qui se communique est un de ceux qui ont détruit leur existence par le poison, que la scène est douloureuse. Comme cet Esprit est sans cesse sous l'empire de cette substance toxique et qu'il en ressent continuellement les effets, le Médium, dans lequel il s'est incorporé, est contraint de reproduire tous les efforts, toutes les secousses que l'on éprouve généralement dans cette situation. Or, il se fait d'une manière si vraie, si complète, si saisissante, que chacun ressent un malaise des plus pénibles.

D'ordinaire dans l'ensemble des peines dont il reproduit l'image, le médium joue un rôle entièrement passif et quelles que soient les souffrances qu'il ait paru endurer, il ne s'en ressent en aucune manière. Il n'en est pas de même pour le dernier cas, dont je viens de parler. Par suite de la toux spasmodique qu'il a dû subir et des efforts qu'il a fait pour vomir, il lui reste dans la gorge un arrière-goût de sang ; il éprouve en outre un ébranlement général dans tout le corps. Aussi est-il rare qu'après une pareille communication, la séance puisse continuer.

Je ne veux certainement pas m'étendre trop longtemps sur cette partie de mon travail ; mais je ne puis m'empêcher de faire connaître, d'après les

révélations des Esprits et les exemples qu'ils nous ont fournis, le sort de certains réprouvés, les matérialistes et les avarés.

Les premiers sont relégués dans un endroit sombre où la lumière et le son ne pénètrent pas. Ils peuvent ainsi se faire une image de ce néant qu'ils ont proclamé, de ce néant d'où ils disaient être sortis et où ils devaient rentrer.

Quant aux avarés, ces hommes sordides à qui tout sentiment généreux est demeuré inconnu, ils ont la douleur, plus grande qu'on ne le croirait, de voir leur héritière disperser et prodiguer follement ces sommes qu'ils ont eu tant de peine à amasser et à conserver.

Il en est de même pour tous ceux qui ont encouru la Justice de Dieu. Comme nous l'avons déjà dit plus haut, chacun est puni par où il a péché. C'est, dans un certain sens, l'application de la loi du Talion si bien exprimée dans l'*Exode*, chapitre 21, versets 22 à 25. « Si des hommes, y est-il dit, « se querellent et que, l'un d'eux ayant frappé une femme grosse... la femme « en meure, il rendra vie pour vie ; et en général on rendra œil pour œil, « dent pour dent, main pour main, pied pour pied, brûlure pour brûlure, « plaie pour plaie, meurtrissure pour meurtrissure. »

Après ces explications, est-il besoin de rien ajouter ? Est-il nécessaire, par exemple, que j'insiste sur la sincérité, sur l'honnêteté de notre Médium ? J'ai déjà donné plus haut à cet égard des raisons qui me paraissent péremptoires. Je peux, s'il le faut, en fournir d'autres.

Ainsi il faut voir comment, au fur et à mesure que les Esprits se succèdent, il reproduit, avec une fidélité qui ne se dément jamais, la voix et les gestes de chacun d'eux. C'est si saisissant que pour ceux que nous avons connus de leur vivant ou qui se sont communiqués une première fois, nous n'avons nul besoin qu'ils nous disent leur nom pour savoir à qui nous avons affaire. Dès le début nous sommes fixés. Croit-on que s'il nous eût trompés lors d'une première communication, il n'eût pas fini par se trahir dans les suivantes, surtout alors que quelquefois un long temps s'écoule entre elles ?

Mais c'est surtout dans le réveil, ou, pour mieux dire, dans le dégagement du Médium, que chacun peut se convaincre qu'il vient d'être absorbé par les esprits. On le voit alors tourner lentement sa tête de droite à gauche, puis la jeter, c'est le mot, de gauche à droite par un mouvement si brusque, si rapide, et extraordinaire, que ceux qui le voient faire pour la première fois, en sont vivement émus, je pourrais dire effrayés. Je défierais bien le Médium d'en faire autant en état de veille.

A tout ce que je viens de dire, je n'ajouterai qu'une seule réflexion. S'il est une doctrine au monde qui offre aux hommes une consolation réelle, c'est évidemment celle du spiritisme. En effet, si elle est vraie, on a, entre autres avantages, l'inappréciable bonheur de pouvoir se dire que, malgré la

mort, on n'est pas complètement séparé de celui ou de ceux qu'on a aimés. Y a-t-il une satisfaction plus grande que celle-là ?

Voyez cette pauvre mère éplorée, à qui la mort vient d'enlever son fils chéri. On lui a dit qu'elle pourrait converser avec lui ; et, anxieuse, elle est là qui attend. Bientôt la main du médium, auquel son fils s'est incorporé, se tend vers elle, elle s'en empare, elle la presse, elle l'inonde de ses larmes. En même temps entre elle et son enfant une conversation s'engage. Elle apprend alors avec un rare bonheur qu'il est heureux, que si elle ne peut pas le voir, lui, la voit, qu'il la suit partout cherchant à lui inspirer ses pensées d'amour et de respect ; que rien enfin de ce qu'elle pense et de ce qu'elle fait le concernant ne lui est étranger.

Et à ce langage si consolant, les larmes de la pauvre mère s'arrêtent, sa douleur se calme. Bien plus, quand elle se sépare de son fils, elle est presque contente, car elle sait que, lorsqu'elle le voudra, elle pourra de nouveau lui parler et sentir les étreintes de sa main.

Et qu'on ne dise pas que c'est là un tableau de fantaisie. Tout cela s'est passé sous mes yeux, non pas seulement une, mais plusieurs fois, au profit d'une personne bien à même, ainsi que son mari qui était présent, d'apprécier la valeur et la sincérité de ces communications, auxquelles ils pouvaient d'autant moins s'empêcher de croire, que des signes certains, tels que le son de la voix et divers gestes familiers, reproduits par le Médium, accusaient à n'en pouvoir douter la présence de l'enfant qu'ils avaient perdu.

(à suivre).

“ LE SPIRITISME ET L'IDÉAL DÉMOCRATIQUE ”

Conférence de M. LÉON DENIS (14 octobre).

Si son état de santé ne l'avait pas retenu depuis quelque temps loin de Paris, M. G. Delanne, l'éminent écrivain et conférencier, nous aurait parlé de nouveau, à cette date du 14 octobre, des phénomènes de la villa Carmen. M. L. Denis fut prié, par la Société française d'étude des phénomènes psychiques, d'occuper la tribune à sa place. Pour entendre l'admirable parole du grand apôtre spirite une foule considérable se pressait dans la salle des fêtes du *Petit Journal*, louée pour la circonstance et beaucoup plus spacieuse que celle des Agriculteurs, rue d'Athènes.

Après une allocution dont le ton a certainement mis à une rude épreuve

la modestie du conférencier, M. le général Fix, vice-président de la Société faisant fonction de président, lui accorde la parole.

..

M. Denis réclame d'abord l'indulgence de l'auditoire. Prévenu au dernier moment, il n'a pu avoir le temps de mûrir par la réflexion le sujet choisi : ce sera donc presque une improvisation que nous allons entendre, touchant le Spiritisme et la question sociale, — car tel est au fond le vrai sujet qu'avait voulu traiter le conférencier. Il le fera d'un point de vue purement philosophique, en ôtant soigneusement au débat tout caractère politique.

La crise que nous traversons actuellement est inquiétante et douloureuse ; à l'âpreté croissante de la vie contemporaine, au développement des exigences correspond un abaissement du niveau moral. Les théories anarchistes se répandent. Néanmoins notre époque paraît animée d'aspirations généreuses et la société souffre visiblement, comme contrainte dans ses actes et son évolution. Au lieu de la cordialité bienveillante de jadis, nous remarquons une sorte de défiance généralisée dans la société d'aujourd'hui. C'est qu'aussi les théories matérialistes, négatives et destructrices de tout idéal, sont à l'ordre du jour. Et l'on sait que tant vaut l'Idéal, tant vaut l'Homme et tant vaut la Nation.

Les doctrines matérialistes ne peuvent aboutir qu'à l'anarchie : l'Histoire nous témoigne que l'humanité en a fait plusieurs fois l'amère expérience. Et nous constatons que la démocratie actuelle s'est très habilement servie de ces néfastes moyens d'action, en les utilisant dans la confection des théories socialistes.

Les doctrines du Socialisme présentent la tare capitale de vouloir imposer un principe qui est en contradiction formelle avec la loi de la nature et de la vie : l'Évolution. Les socialistes font abstraction de l'homme individuel, de l'homme intérieur. Or, lorsqu'on ignore l'homme individuel, comment connaîtrait-on l'homme social ? Victor Hugo l'a dit : la question sociale est un problème d'éducation. Donc, on ne la résoudra que lorsqu'on aura créé un monde nouveau en faisant pénétrer dans la conscience humaine la notion de la Loi de la Destinée, à la lumière de l'antique précepte : Connais-toi toi-même.

Faute de lui attribuer une base et une sanction, l'homme n'a aucune notion de la vie : il s'ignore lui-même. Notre civilisation est toute de surface et d'extérieur. Baudelaire l'a flétrie énergiquement de : « monstruosité au gaz et à l'électricité ».

Qu'est-ce qu'une Société ? — C'est la résultante et l'agrégation de forces individuelles. Une meilleure société ne pourra évidemment ressortir que d'un meilleur état de conscience. La législation établie et les lois à venir ne sau-

raient y apporter un remède efficace. C'est à la conscience des individus qu'il faut directement s'adresser pour reformer la cité future.

Les socialistes nous objecteront que la personnalité s'évanouit dans la collectivité. Sans doute. Mais ouvrons la Déclaration des Droits de l'Homme : nous y verrons que la Révolution tendait à développer en chacun la libre initiative personnelle.

Notre démocratie, elle, veut faire passer l'égalité de droit avant l'égalité de fait. Qu'en adviendrait-il ? Notre société marcherait à sa ruine en aveugle, sans conscience, sans vie intérieure. Il est hors de doute que tant que la poussée formidable du Socialisme s'inspirera des théories négatives, elle n'obtiendra qu'un déplacement des souffrances et qu'un despotisme plus intolérable encore.

Mais, nous dira-t-on, quelle est la mesure de la valeur individuelle de l'homme ? C'est son degré d'évolution. Et par conséquent : à chacun selon ses œuvres. A chacun selon son apport dans la société ; voilà le critérium social.

Il importe de dissiper les erreurs de l'Homme, et pour cela il faut amender l'individu. La loi de l'Évolution n'est pas une loi d'airain, mais une loi d'amour. Ni l'Église, ni l'Université, qui la méconnaissent, ne peuvent être capables de refaire l'éducation sociale. Et il est désolant de constater que ce sont précisément ceux à qui incombe ici-bas la direction de l'âme humaine, qui demeurent dans l'ignorance de ses destinées.

Il n'y a que le Spiritualisme philosophique, avec sa loi du progrès sans bornes, tant individuel que collectif, qui puisse redonner à l'Homme sa santé morale.

On nous demande quels sont les fondements de notre thèse ? — M. Denis a répondu à cette question dans une conférence antérieure où il a passé en revue les expériences prouvant l'indépendance du principe animique pendant le sommeil, exposé les phénomènes de fantômes vivants et fait ressortir ainsi la faculté propre à l'âme d'agir en dehors du corps. Et dans cette expérimentation psychique, la notion du surnaturel disparaît, car l'adage : « la Nature ne fait pas de sauts » s'applique aussi au Spiritualisme. La vie de l'au-delà, naguère hypothétique, devient science objective et directe.

L'orateur s'attache ensuite à rafraîchir nos mémoires et il nous expose rapidement les faits récents, dits supranormaux, dont la presse s'est emparée et qu'ont enregistrés les organes spéciaux, notamment les *Annales des Sciences psychiques*. Il nous rappelle les polémiques passionnées au sujet des phénomènes de la Villa Carmen, et l'article où le médecin et magistrat Maxwell rend un jugement qui fait justice de la mauvaise foi déployée par certains négateurs de ces faits. Il nous parle de l'enquête

poursuivie à Turin par le professeur Lombroso sur les maisons hantées, enquête d'où il résulte que la police a cherché à empêcher la divulgation de ces phénomènes. Il nous cite les dernières séances données à Paris par le médium Miller, si discuté (mais qui, depuis, vient de faire ses preuves) — et les phénomènes de télépathie, de clairvoyance (D^r Petersen, M^{me} Piper) exposés dans les derniers numéros des *Annales*.

Tous ces faits font ressortir l'évidence de la loi de l'Évolution corrélatrice de l'indépendance de l'âme. Nos destinées sans fin nous unissent dans une fraternité universelle, tous les devoirs s'enchaînent, et le rôle terrestre de l'homme grandit du fait qu'il y a pour nous d'autres horizons qui sont le prolongement de ceux-ci.

Le conférencier s'estime heureux s'il peut faire pénétrer un rayon consolateur dans l'esprit de ceux qui souffrent.

« Nous n'avons pas besoin du Spiritisme, nous avons nos religions », nous répliquent certaines personnes. Mais combien en est-il, par ailleurs, que les religions ne satisfont pas ? — A côté des pauvres de biens, il y a les pauvres de convictions, plus misérables encore, « et, ajoute M. Denis dans une envolée fort applaudie, quand je songe à la foule des hommes qui cheminent aveuglément à travers les sentiers de la vie, je me sens étreint d'une profonde émotion et d'une fraternelle pitié, et c'est pour ceux-là que je parle, c'est à ceux-là surtout que je m'adresse ! »

Le Spiritisme s'impose donc, avec ses deux faces inséparables de science positive, s'appuyant sur des phénomènes à portée de notre observation, et de doctrine morale, reposant sur la loi de l'Évolution, révélée par ces phénomènes.

∴

Après un repos de quelques minutes, M. Denis poursuit ainsi :

Le Spiritisme a été le point de départ de nombreuses découvertes scientifiques modernes, qui lui donnent en retour une éclatante confirmation.

L'existence des fluides est affirmée depuis cinquante ans dans les livres de Kardec. Dans un fascicule de la Revue Spirite de 1860, la radio-activité des corps est déjà pressentie. Et depuis, rappelons-nous les expériences de Crookes avec les médiums Home et Florence Cook, le bouleversement des théories officielles par les rayons X et la télégraphie sans fil, phénomènes offrant des analogies avec ceux de lévitation, d'apports et de désintégration de la matière. Les protestations et critiques acerbes dont fut accueillie l'affirmation de la préexistence de l'âme et des vies successives, tombent devant l'examen des faits somnambuliques obtenus, entre autres savants, par MM. Janet et de Rochas.

Et ainsi apparaît la loi de justice : Chacun porte en soi son paradis et son

enfer. Les « *Proceedings* » de la Société anglaise pour les recherches psychiques contiennent, comme vérification de cette loi, les entretiens du professeur Hyslop, que M. Sage a résumés dans son livre consacré à M^{me} Piper.

Sans doute, il y a un critérium à établir pour la valeur des communications des esprits, mais il faut considérer que dans tous les points du monde ont été produites, par des médiums ne se connaissant pas, des manifestations qui s'accordent pleinement dans leur fond et dans leurs caractéristiques.

Tous les principes posés par Kardec ont été confirmés par l'expérience, car, au rebours de ce que prétendent nos adversaires, le Spiritisme ne dogmatise pas ; il n'impose rien, il propose, d'après des faits établis.

L'importance du mouvement spirite est, heureusement, indéniable. Notre doctrine pénètre partout, dans les cours souveraines et jusque dans les enfers sociaux, si l'on se souvient de cette adresse collective où les forçats du bagne de Tarragone, en 1889, reconnurent l'influence consolante du Spiritisme.

Non, nous n'avons pas ébranlé les bases expérimentales du Spiritisme par des affirmations que l'on trouve prématurées et nous n'avons pas philosophé trop tôt, car à aucune époque de son histoire l'Humanité n'a pu se désintéresser de ces problèmes qui font la dignité et la grandeur de la vie.

Rejetons surtout les théories matérialistes dont le physicien R. Pictet disait, en parlant de leur influence sur ses jeunes élèves, « Quelles sont les « tombes où ils enferment, vivantes, leurs espérances et leurs aspirations ». Car, faute d'idéal, nous nous décevons facilement et aboutissons au suicide. Il est désolant d'avouer que la France a dépassé toutes les nations dans cette course à la mort.

C'est pourquoi il faut tenir compte des manifestations et des efforts du monde invisible pour nous retirer de l'abîme. Il faut vulgariser le Spiritisme moderne. Nous construisons notre destinée ; il n'y a rien d'étonnant à ce que nous perdions le souvenir du passé : l'« ego » actuel peut et doit oublier ce qu'il n'a pas accompli.

Ne craignons pas enfin d'élever nos pensées vers Dieu et la Vie infinie : là est notre propre salut, celui de la Société et de l'Humanité tout entière.

∴

Nous ne chercherons pas maintenant à décrire l'enthousiasme avec lequel le public accueillit la fin de cette péroraison, animée d'un souffle puissant et entraînant. Nous nous bornerons à citer ces paroles de L. Denis, adressées peu après à l'un de nous : « J'ai toujours été étonné que de telles idées ne trouvent pas plus d'interprètes convaincus ! »

Dans son extrême indulgence, l'auteur d'*Après la mort* oubliait que la conviction n'implique pas toujours le don d'expression qui la rend com

municative et peut-être déplorait-il, avec le poète latin, que l'homme d'aujourd'hui « perde sa vie à vouloir trop la vivre » pour elle-même... »

ANDRÉ GAUDELETTE.

PAGES RETROUVÉES

(suite).

L'ABBÉ BORNAVE

XXXIII

Le lieutenant Maurice Vallas, un peu fiévreux, se promenait dans le jardin de Giliani en fumant des cigarettes, attendant le retour de ses amis et songeant aux événements que la fin de ce jour devait amener avec elle.

Son esprit anxieux et incapable de fixer une pensée ne lui présentait que des images sombres. Arrêté devant un arbre entouré d'une jolie liane dont les fleurs aux couleurs vives venaient d'attirer ses regards, il en cueillit une qu'il examina avec attention ; c'était une *passiflore* assez commune dans l'île lointaine et que les créoles entourent de soins superstitieux. Sa longue tige s'attache à l'arbre choisi à l'aide de vrilles ou minces tentacules que l'on voit apparaître, s'allonger, se développer juste à la longueur voulue pour fixer aux aspérités de l'écorce la tige légère et flexible qui incline la tête, et veut monter, non tomber. On ne peut regarder cette frêle liane sans croire qu'une volonté qui lui est propre la fait agir. Maurice considérait le calice plat de la fleur et sa corolle qui semble se détacher pour présenter comme sur un léger coussin vert pâle une couronne formée par une double rangée de filaments roses, pourpres et violets. Ses cinq étamines, son pistil, ses trois styles aux stigmates capités offrent un bizarre ensemble de formes dans lesquelles l'imagination populaire a cru reconnaître (sans songer que cette fleur a existé de tout temps) les divers instruments de la Passion du Christ : la couronne d'épines, les clous, le marteau, la lance et le fouet. Absorbé par cette contemplation, Maurice ne s'aperçut pas que la porte du jardin s'était ouverte et que quelqu'un avait pénétré dans le jardin ; c'était l'abbé Bornave qui, sans bruit, s'était approché de son cousin pour regarder par-dessus son épaule ce qu'il tenait entre ses doigts et considérait si attentivement.

— « Tu fais donc de la botanique, Maurice ? » lui demanda en souriant le jeune prêtre qui lui tendit la main.

— « Non, Gaston, non, j'essayais de lire en cette petite fleur biblique

comme en un livre aux caractères indéchiffrables le destin d'un jour ; tu connais les passiflores, Gaston, contemple celle-ci et suis, en sa merveilleuse structure, les secrets que la nature y cache si mystérieusement.

« Vois les images que cette chose divine qu'est une fleur présentait à mon cerveau : je considérais cette petite couronne symbole du martyr, ce petit marteau, ces clous et ce long pistil qui rappelle une lance ou le fer d'une épée capable de percer un cœur. »

— « Qu'as-tu Maurice ? Ton âme me semble bien empreinte de mysticité en cette belle matinée si ensoleillée ; à quoi songes-tu donc ? »

— « Mystique, je le suis plus souvent que tu ne crois, frerot, mais, aujourd'hui j'ai plus d'une raison de l'être. Regarde encore cette fleur : en arrachant l'un après l'autre les stigmates qui paraissent se contracter et souffrir, il semble que la liqueur germinative que tu vois poindre soit du sang dans lequel ce petit fer de lance ou d'épée ait trempé sa pointe. C'est comme une prédiction que je viens d'y lire. »

— « Maurice, quelles sont ces pensées, où les puises-tu ? Tu me caches quelque chose, je le devine ; ce mot « prédiction » m'émeut toujours car il nous place, toi et moi, entre notre passé troublé et notre avenir mystérieux que, par pressentiment, j'entrevois sombre... ne me cache rien. »

— « Alors, Gaston, assieds-toi là et écoute ; il ne peut exister aucun secret entre nous. Oui, la fatale prédiction doit s'accomplir, la gitana l'a dit, et la voyante bizarre, mamzell' Fine, l'amie de mon cher Lionnet l'a renouvelée ; nous sommes enveloppés sous le même voile de tristesse qui porte des taches rouges. Cette blessure au cou annoncée par la bohémienne de malheur, tu l'as reçue et, comme l'abeille qui meurt de la piqûre qu'elle a faite, la pauvrete inconsciente qui t'a frappé en est morte aussi ! Gaston le second événement s'approche... Cette nuit, je me bats en duel et cette petite fleur de la passion qui s'est présentée à moi et vers laquelle mes doigts sont allés malgré eux me parle de fer, de sang et de couronne de martyr. »

A cet aveu, le jeune prêtre tout pâle se leva d'un bond et saisit la main de son cousin... « Un duel ! Que dis-tu ? Parle jusqu'au bout... dis-moi tout. »

— « Tu vas le savoir Gaston, mon cher frerot... car voici mes témoins. »

En effet les lieutenants Lionnet, Giliani et le bon L'hôtelier apparaissaient à l'entrée du jardin.

— « Eh bien ! mes amis, demanda Vallas froidement ? »

— « Tout est réglé ; ce soir à 9 heures, près du mouvement de Graham-Munr. »

— « Et l'arme choisie ? » — « L'épée de combat. » — « Je m'en doutais et je la préfère au revolver impitoyable ou ridicule. »

— « Mais, Maurice... ton adversaire ? Tu ne m'as pas dit son nom. »

— « M. Edgar de V***. » — « Fatalité ! c'était écrit... » dit à voix basse le secrétaire de Mgr Delaunoy.

— « C'est bien, Maurice, je serai près de là, si tu veux me le permettre ? » — « Te le permettre ! mais, je t'en prie mon bon Gaston... qui sait si ton ministère ne sera pas nécessaire à l'un de nous. » — « Songe à tout, Vallas, conseilla Lionnet, le jour fuit rapide. N'oublie rien. As-tu prévenu le colonel ? » — « Non, M. Gassias est rigide en matière de duel. Il refuserait de me permettre de me battre et, comme la rencontre aurait lieu quand même, car mon adversaire m'accuserait de manquer de courage si j'obéissais, je doublerais ma faute par une contravention et par ma désobéissance. »

— « Moi, dit Lhôtelier, je vais aller inviter le Dr Miornek à cette petite réunion ; sa présence y sera probablement aussi utile que celle de monsieur l'abbé. »

— « Maintenant, mes chers camarades, séparons-nous, à ce soir, je ne déjeunerai pas au mess, j'ai, vous le comprendrez, un devoir pénible à remplir près de ma fiancée ; quelle que soit l'issue du combat, elle doit en être prévenue. »

— « N'en fais rien, imprudent, s'écria Lionnet, M^{lle} Eva ne doit rien savoir ; elle ferait manquer le duel entre son fiancé et son ami d'enfance. Crois-moi ne lui souffle mot à ce sujet. » Les lieutenants Giliani et Lhôtelier, ainsi que l'abbé Bornave lui-même, se rangèrent à cet avis et Vallas promit de n'en rien dire. Il assura que sa visite serait ce qu'elle était chaque jour et qu'il s'efforcerait d'être calme.

Les trois officiers serrèrent la main des deux cousins et se retirèrent, puis Vallas laissa l'abbé Bornave au jardin et rentra se mettre en tenue.

Lorsqu'il fut seul, Gaston triste et soucieux s'assit sous la tonnelle et promena ses regards sur ce jardin plein de verdure dont il avait été deux fois l'hôte, à son arrivée dans l'île après son naufrage et au lendemain du soir fatal où la main criminelle de Taillé l'indienne l'avait frappé d'un coup de poignard. Il cherchait à pénétrer cet avenir éloigné de quelques heures à peine de l'instant présent en se rappelant malgré lui sa seconde rencontre sur la route d'Espagne avec Sarah la gitane, et ses pensées, semblaient fuir emportées sur les ailes d'un oiseau de mauvais augure.

Tout à coup les yeux de Gaston qui erraient sur l'herbe verte, aperçurent deux fleurettes et leur vue chassant comme de légers nuages dissipés par le vent toutes ses idées sombres, son visage se dérida et le sourire le plus gracieux vint l'illuminer de joie.

L'une était une petite violette cachée à l'ombre d'une haute fougère, l'au-

tre une marguerite étalant orgueilleusement sa collerette dentelée de blancs pétales autour de son plastron d'or.

Se lever, courir vers la violette, la cueillir, en respirer le doux parfum, et la porter à ses lèvres... ce fut la durée d'un geste. O pauvre prêtre, sous ta robe noire, comme ton cœur d'homme jeune, tendre et beau battait délicieusement. C'est qu'un sentiment que Dieu lui-même insuffla dans leurs âmes le jour où il forma l'homme fier et sa belle compagne, un sentiment que le Créateur ne saurait plus éteindre, venait de pénétrer en ton être, celui de l'amour pur et chaste.

Gaston bien loin du monde, oublieux du duel qui l'avait ému, ne voyait en tenant entre ses doigts cette fleur si frêle que l'image adorée de la jeune fille, belle, innocente, de l'ange qui, depuis six mois, emplissait sa vie de joie et de douceur.

Et l'homme au caractère ferme, l'abbé Bornave redevenant adolescent, se baissa vers la pâquerette et doucement, avec un sourire d'enfant, comme il avait fait souvent innocemment dans la prairie basque, il effeuilla un à un les pétales de la fleur immaculée... Violette m'aime... un peu... beaucoup... — « Que fais-tu donc là, Gaston, demanda Maurice rieur en paraissant au bout de l'allée... Étudierais-tu la botanique à ton tour?... — « Elle m'aime! » répondit l'abbé Bornave étourdiment et, s'apercevant de son attitude il devint cramoisi.

— « Je le savais, mon pauvre Gaston, et je sais aussi que tu l'adores, que tu souffres, que ton cœur est déchiré... et cette torture, c'est moi, toujours moi qui te l'ai imposée. Ah! Bornave, si je pouvais reculer ma vie, si je pouvais être encore au séminaire de Betharram... notre vie serait tout autre. Si le Ciel le permettait comme je te rendrais ce dolman, cette épaulette, comme je ceindrais ce sabre à ton côté et avec quelle joie je te crierais : « Prends-la ta Violetta, cueille-la, mets-la sur ton cœur, fuis avec elle pour toujours ; vous êtes si dignes l'un de l'autre et de votre amour pur. Cette couronne de martyr que je contemplais sur cette passiflore, c'était la tienne ô mon frère ! »

Et disant ces paroles Vallas ouvrit ses bras à l'abbé Bornave qui s'y précipita et ces deux hommes jeunes et beaux mêlèrent quelques larmes que ni l'un ni l'autre ne pouvaient retenir.

— « Allons, dit le prêtre le premier, soyons hommes et que notre destin s'accomplisse. Montrons-nous forts contre lui... et sourions ! »

En recopiant pour le mettre au net ce passage, je songe que si le hasard me faisait trouver un jour, sous le pied d'un cheval, la somme nécessaire pour faire éditer sous une belle couverture mes *Vieilles Notes* et ces *Pages retrouvées* je mettrais un titre en tête de chaque chapitre et je donnerais à ce dernier celui de : *Les deux fleurs*.

XXXIV

C'était par une nuit splendide, la lune en son plein brillait de tout son éclat ce qui atténuait un peu celui des étoiles, mais tout l'écrin des perles de l'hémisphère austral s'étalait radieux sur son vaste manteau de velours. Deux voitures avaient quitté la ville lentement et passé le pont de la rivière Saint-Denis, au pas, comme pour une promenade, se dirigeant vers la plaine de la Redoute. Elles s'arrêtèrent devant les longs gradins de pierres envahis par l'herbe et qui forment les tribunes aux jours des courses; quelques messieurs en descendirent, l'un d'eux tenant sous le bras des épées dissimulées dans un étui de serge verte. C'étaient Edgar de V... et ses témoins MM. G. Lahuppe, F. Legras et le Dr Mac Auliffe.

Ensemble ils s'éloignèrent des deux landaus en marchant vers le mausolée qui abrite, depuis 1810, la dépouille mortelle du jeune officier anglais tombé là au champ d'honneur et dont la colonne de granit se découpait dans le ciel argenté.

Vallas et ses amis les lieutenants Lionnet, Giliani, L'hôtelier et le Dr Mior-nec du bataillon d'infanterie de marine les y avaient précédés.

Un froid salut fut échangé de part et d'autre entre les deux groupes, et, sur la proposition des officiers, acceptée par les témoins de l'avocat créole, quatre torches de résine à la lumière rouge éclatante furent allumées et tenues par quatre soldats afin d'éclairer les combattants.

Les deux adversaires mirent habit bas et deux témoins M. Lahuppe et le lieutenant Lionnet ayant tiré les épées et les places au sort remirent une arme à chacun. Les conditions du duel étaient que chaque reprise serait de deux minutes et que le combat cesserait lorsqu'une blessure déclarée grave mettrait celui qui l'aurait reçue dans l'impossibilité de reprendre l'épée, et cela de l'avis des combattants seuls.

— « Allez, messieurs », prononça M. Lahuppe le doyen des témoins dès que les places prises, les deux fers furent croisés.

Également de sang-froid, les deux adversaires jeunes et souples engagèrent l'épée après un salut de la lame et se livrèrent à une série de feintes et de dégagements suivis de coups droits allongés et parés adroitement.

Edgar habile tireur se fendait et se relevait avec vivacité écartant avec dextérité plusieurs coups dangereux. Vallas dont le bras était plus vigoureux fit plusieurs battements de fer suivis de contres habiles et de menaces audacieuses détournées par une lame fine et vive.

Trois reprises suivies de repos d'une minute avaient eu lieu sans que la pointe d'une des deux épées eût rencontré le corps de l'un des adversaires; il était évident qu'ils étaient d'égale force et dignes l'un de l'autre.

A la quatrième reprise Vallas qui comprenait le jeu du jeune avocat se

fendit après un choc en quarte et un doublé rapide et, la pointe de son épée relevée avec prestesse déchira la chemise d'Edgar qui, sans perdre de son calme riposta par un contre et un coup droit et avant que le lieutenant eût pu se relever il allongea le bras la pointe en pleine poitrine. Mais le coup paré et détourné avec un bras ferme n'atteignit que l'épaule de l'officier où la lame pénétra de plusieurs centimètres dans la chair. Le sang jaillit aussitôt et couvrit de sang la chemise de Maurice. Le Dr Miornec et ses amis s'élancèrent vers lui. « La blessure est assez grave pour suspendre le combat, dirent-ils, il serait impossible de tenir l'épée. »

— « Continuons, messieurs », dit Vallas en passant l'arme dans son autre main et en retombant en garde. « Quand il vous plaira, monsieur, dit-il à son adversaire surpris, n'ayez aucun scrupule je tire aussi bien du bras gauche. » — « A votre disposition, monsieur », répondit l'avocat qui croisa le fer en reprenant la position de combat.

Edgar alors ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait devant lui un rude jouteur qu'il ne fallait pas laisser reposer et vivement il porta plusieurs coups aussitôt parés avec ripostes menaçantes et il comprit que le jeu du gaucher devenait dangereux et difficile à écarter. Après une feinte habile il se fendit et toucha légèrement l'épaule de son adversaire, mais il s'était fendu trop à fond ce dont Vallas toujours calme malgré la douleur de sa blessure, profita sans perdre une seconde et, ne laissant point à Edgar le temps de se relever, il chassa d'un coup de fouet irrésistible l'épée de celui-ci dont la poitrine était découverte, allongea le bras, et, d'un coup droit terrible, il plongea son épée dans le sein du malheureux jeune homme qui tomba à la renverse, les bras grands ouverts, laissant échapper son épée en poussant un cri déchirant. En se relevant Vallas retira son arme qui avait traversé son adversaire de part en part en lui perçant le cœur.

Le sang du blessé sortait à flots par la bouche, par le nez et par sa cruelle blessure. Les deux docteurs et l'abbé Bornave, qui s'était rapproché des combattants après la blessure de Vallas, s'agenouillèrent près du corps d'Edgar couché dans l'herbe. Mais, hélas ! la mission des médecins et celle du ministre de Dieu furent inutiles. Le pauvre ami d'enfance d'Eva payait chèrement l'aveu de son amour et la demande d'un premier et dernier baiser. Il ouvrit les yeux sans rien voir, essaya de prononcer un mot incompréhensible, peut-être le nom de celle pour qui il donnait sa vie, et ses paupières se refermèrent pour jamais... Son âme était envolée ! Cette scène lugubre, éclairée par quatre torches, est un tableau qui, jamais, ne pourra sortir de la mémoire de ceux qui en ont été les tristes témoins.

Vallas, après avoir fait panser sa blessure assez pénétrante mais sans gravité, regagna la *Petite Ile* avec l'abbé Bornave qui lui donnait le bras et ses camarades attristés et silencieux.

Le corps du pauvre Edgar de V... fut couché dans un landau où l'étendirent les soldats et, entouré de ses ennemis éplorés, il fut emmené vers sa demeure.

Les torches éteintes, les quatre « marsouins » regagnèrent la caserne et la lune brillante n'éclaira plus que la plaine silencieuse et le mausolée solitaire du jeune officier anglais dont l'âme, peut-être attirée par le bruit qui se faisait près de sa tombe, était venue assister là à un autre lugubre combat.

XXXV

A peine le jour avait-il succédé à cette nuit sanglante que la triste nouvelle de la mort d'Edgar de V... se répandit avec la rapidité d'une traînée de poudre, et dès 10 heures du matin, toutes les familles de Saint-Denis l'avaient apprise.

Est-il nécessaire de dépeindre l'immense douleur de la mère de la victime du duel et de tous les siens ; de décrire les obsèques à la cathédrale où, dans sa mansuétude chrétienne, Monseigneur permit à la dépouille du défunt de pénétrer, et le convoi suivi de ce que la population du chef-lieu et des quartiers comptait de plus distingué ? de reproduire le discours du vieil avocat Morel, le bâtonnier des avocats et ceux de quelques amis ?.. Non, ces descriptions n'ajouteraient rien à l'intérêt de ce récit. Qu'il suffise de savoir qu'une semaine passée avait, comme sur toutes choses en ce monde, amené le silence qui succède à tous les commentaires dont les conversations et les journaux sont toujours les échos plus ou moins fidèles.

L'adversaire du jeune avocat, le lieutenant Vallas, jouissait de trop de sympathie pour n'être pas plaint. Très sensibles sur le point d'honneur, les créoles ont la réputation justifiée de mettre pour un mot flamberge au vent et tous savaient par le récit des témoins du duel et par celui du procès-verbal publié dans les feuilles publiques de la colonie comment s'était passé le combat, et le fait relaté qu'après avoir été blessé assez grièvement le jeune officier avait bravement continué la lutte en changeant son épée de main, lui avait valu une admiration discrète et générale.

Mais, le lieutenant-colonel Gassias et M. le gouverneur de Bormel ne pouvaient être du même avis. Appelé par son chef, Maurice qui gardait le lit par suite d'une assez forte fièvre causée par sa blessure à l'épaule, fut retenu à la chambre par le Dr Mior nec. Le commandant Bourgey vint constater l'état du lieutenant et une heure après, l'adjudant de semaine remettait à celui-ci une lettre du colonel lui infligeant trente jours d'arrêts de rigueur pour avoir contrevenu à la loi sur le duel en se battant sans autorisation préalable de son chef avec un avocat du barreau de Saint-Denis et lui avoir donné la mort, homicide par imprudence qui rendait le coupable passible du conseil de

guerre. L'adjudant, après avoir fait placer un factionnaire à la porte de la demeure de l'officier puni, se retira en emportant son sabre, ce que prescrit le règlement militaire et indique que le coupable ne peut plus faire de service pendant la durée des arrêts de rigueur. Il lui est interdit de même de recevoir d'autres visites que celle de ses chefs, du docteur s'il est souffrant et de ses parents dûment autorisés par le capitaine adjudant-major. On devine donc que M. de Bourgnys se hâta d'accorder cette permission permanente à l'abbé Bornave, cousin et seul parent du lieutenant Vallas dans la colonie.

Dans l'après-midi, une seconde lettre de service du gouverneur de l'île apportée par le même adjudant faisait connaître au malheureux Vallas qu'après avoir consulté son excellent dossier du personnel qui attestait sa belle conduite devant l'ennemi, où il avait reçu une blessure et conquis l'épaulette, et qu'ayant reçu de la famille de son adversaire qui avait été loyalement reconnu le provocateur, une demande généreuse ayant pour but de prier le chef de la colonie de faire cesser toute poursuite contre le lieutenant, il n'ordonnerait pas sa traduction devant un conseil de guerre mais qu'il doublait les trente jours d'arrêts infligés par le colonel et prescrivait son renvoi dans un régiment de France à la fin de sa punition.

D'un geste de désespoir Maurice tendit le papier à Gaston Bornave qui était auprès du lit du blessé. — « Que penses-tu de l'enchaînement fatal des événements, la roue de mon malheureux destin cessera-t-elle jamais de tourner ? mon départ prescrit, c'est mon mariage remis aux calendes grecques !... Et Eva qui ne m'a pas écrit un mot ! » Et celui qui avait vu la mort plus d'une fois devant lui sans reculer, cacha sa tête dans son oreiller et se mit à pleurer comme un enfant.

— « Courage mon ami, lui dit Gaston en lui prenant la main, ne te laisse point abattre par l'adversité, accepte avec résignation ces épreuves dont je rends ma part, crois-le bien, l'avenir est peut-être moins sombre que nous ne le croyons. N'est-ce pas le doigt de Dieu qui nous a réunis. Gaston, sois homme et dis-toi que les maux qui nous frappent seraient moindres si nous savions refréner notre douleur. »

— « Tu as raison Gaston j'ai besoin de réfléchir à ce que je dois faire. Demeurer soixante jours en cette chambre qui me semble déjà un cachot, être dans l'impossibilité de franchir ma porte gardée par cette sentinelle, ne pouvoir courir vers celle que j'aime et qui doit tant souffrir par moi, c'est insupportable ! Un basque en prison, c'est une hirondelle mise en cage... Comme elle il en meurt ! »

A demain Gaston, laisse-moi seul, je vais prendre une détermination.

— « Puisse la nuit te porter conseil, et la sagesse t'inspirer, mon pauvre Maurice. »

— « Je n'ose espérer que ma résolution soit le fruit de la raison, mais, tu me connais, ce que j'aurai décidé, je l'exécuterai. »

Les deux cousins s'étant pressé la main, l'abbé Bornave regagna l'Évêché.

Vallas ne dormit pas de la nuit, les pensées les plus extravagantes traversèrent sa cervelle ; enfin, lorsque le sommeil réussit à s'emparer de lui, il avait arrêté un plan de conduite dont il se promit de ne point s'écarter.

Le lendemain matin, l'adjudant-major de Bourigny vint voir le prisonnier pour qui il avait beaucoup d'amitié et lui dit sans préambule :

— « Mon cher camarade, êtes-vous toujours dans l'intention d'épouser M^{lle} Eva ? »

— « Pourquoi cette question, demanda Vallas troublé. Mais plus que jamais mon capitaine. Est-ce qu'après avoir tué l'ami d'enfance qu'elle eût épousé si la fatalité ne m'eût placé sur son chemin, je ne dois pas l'aimer doublement et lui faire oublier ce malheur en devenant le tendre compagnon de sa vie ? »

— « Cette pensée est noble et belle, lieutenant, mais pour cela, il vous faut toujours le consentement du père. Or, on m'a dit hier soir dans un salon qu'il le retire purement et simplement. »

— « S'il faisait cela, cet homme serait un misérable ! »

— « Peut-être suis-je de votre avis, mais c'est son droit. »

En cet instant, l'abbé Bornave entra. Le capitaine de Bourigny laissant les deux cousins seuls se retira en promettant à Vallas de venir lui tenir compagnie souvent.

— « Eh bien Maurice, as-tu compris que le plus sage est de patienter, de subir tes arrêts... tout s'arrangera. » — « Alors tu ne sais pas ce que m'apprend le bon et aimable capitaine de B... qui sort d'ici ? »

— « Je m'en doute, Maurice, ma chère Violetta qui venait de quitter ta fiancée me l'a fait connaître hier soir : Consentement suspendu. Correspondance interdite. » — « Ah ! le père est assez cruel pour me priver d'écrire à celle que j'aime et que j'épouserai... Alors, plus que jamais je suis décidé à mettre à exécution le plan que j'ai conçu cette nuit. Gaston, mets-toi à ma table et sois mon secrétaire, ma main droite pouvant difficilement tenir la plume. — ... Bien. — Ecris :

« Ma chère Éva, ma bien aimée,

« Je n'ai point à vous pardonner le silence que vous gardez à mon égard, depuis le triste soir qui vous a ravi un ami d'enfance et qui m'a cruellement séparé de vous. J'ai compris la délicatesse du sentiment qui a retenu votre plume et j'avais pour devoir d'agir de même, ne voulant pas mettre trop tôt le doigt sur la plaie faite à votre cœur. Hélas c'est une dure fatalité, qui a voulu que mon bras ait eu à croiser le fer contre celui qui

eût pu être mon ami. C'est à regret que j'ai eu à venger une première insolence que j'avais voulu oublier et qu'il a renouvelée envers vous en une scène fâcheuse que deux de mes amis et moi avons vu jouer sous nos yeux au jardin public la veille de cette rencontre qu'il avait rendue inévitable et qui lui fut fatale. Si je ne vous avais pas vengée après avoir été témoin d'une telle faute, qu'eussiez-vous pensé de moi ?

« Je ne dois point vous laisser ignorer que M. le gouverneur m'a infligé soixante jours d'arrêts de rigueur et qu'il me prévient qu'il me renverra à la disposition du ministre par le paquebot qui arrivera dans la dernière quinzaine de ma punition. Il n'est donc plus question de notre mariage malgré l'autorisation ministérielle que doit apporter enfin le courrier attendu demain ou après. En outre on m'assure que votre père ne veut plus donner sa fille à un malheureux coupable d'homicide. Je viens donc vous poser une question : Eva voulez-vous toujours être la femme de celui qui vous aime depuis un an et qui ne pourrait vivre sans l'exécution de la parole donnée, sans la promesse de votre amour ? Dans ce cas, consentiriez-vous à fuir avec moi si j'en prépare les moyens ? Répondez-moi par un seul mot : oui ou non, que me transmettra de votre part l'ami que j'aime comme un frère, l'abbé Bornave. Il vous fera tenir cette lettre par M^{lle} Violletta D... chez qui il ira chercher la réponse demain à 5 heures du soir.

« Dans plusieurs jours, quelle que soit votre réponse, vous recevrez de moi une dernière lettre pour vous dicter votre conduite si vous répondez oui, ou qui vous adressera mon dernier adieu en vous rendant votre parole si vous êtes assez cruelle pour dire non.

« Mais laissez croire au pauvre prisonnier que votre cœur lui restera fidèle et croyez, mon Eva adorée, que je serai pour vous le compagnon dévoué dans les bons et les mauvais jours.

« M. VALLAS. »

La lettre achevée et signée en tremblant, le lieutenant la remit à l'abbé Bornave et, lui tendant la main il lui dit :

« Au revoir, Gaston. Puisses-tu changer mon destin en chemin et me rapporter le bonheur. »

(à suivre).

LÉOPOLD DAUVIL

BONTÉ DE DIEU

Dieu nous donne dans la souffrance,
D'ineffables consolations :
La Force, la Foi, l'Espérance,
L'Amour le plus doux de ses dons.

A l'enfant il donne une mère,
Au vieillard il donne un soutien,
A l'homme qui lutte sur terre,
Il donne un doux ange gardien.

Pour ceux qui vont, par la prière,
Jusqu'à lui — les grands indiscrets —,
Réclamant de lui la lumière,
Son esprit n'a point de secrets.

Quand un cœur, en sa solitude,
Saigne le long de son chemin,
Ne rencontrant qu'ingratitude,
Dieu le suit et lui tend la main.

Quand une âme de lui s'éloigne,
Il la confie au Rédempteur
Et Jésus tendrement la soigne
Ouvrant grands ses bras et son cœur.

En Dieu tout est vie et lumière
Bonté, justice et pur amour ;
Les anges ont connu la terre
Nous connaissons le Ciel un jour !

Grand Tout, ineffable Puissance,
Donne-nous les tendres pardons.
Nous avons soif de ta clémence
Sans compter, verse-nous tes dons.

Nous sommes tes enfants, ô Père,
Nous t'aimons et voulons te voir ;
Jésus, ton fils, est notre frère,
Notre maître et tout notre espoir.

Ah ! que son amour nous inonde
Être à lui, c'est être avec Toi
Grand Dieu, par Jésus donne au Monde
L'Amour, l'Espérance et la Foi.

AME HEUREUSE.

Nous avons cru être agréable en publiant ces vers empreints de poésie douce et mystique de l'âme heureuse qui nous les a fait parvenir. Puisse-t-elle ne pas s'en retourner sans se faire connaître.

L. D.

SUR LA MORT D'UN ENFANT

Il meurt à cinq printemps ce pauvre petit être ;
Un lustre, c'est trop peu pour vivre et pour aimer,
Graines de nos foyers, commençant à paraître,
Puis avortant soudain, à quoi bon vous semer ?

A quoi bon vous semer sur le champ de la vie,
Puisque la mort vous fauche à vos premiers instants ?
Et puisque sa rigueur toujours inassouvie
Sans pitié pour nos cris vous prend avant le temps.

Il est mort et sa mère au fond de ses entrailles
Pleure dans son enfant son espoir arraché ;
La douleur tient son cœur dans ses rudes tenailles
Et c'est comme un lambeau qui s'en est détaché.

Exhalez vos sanglots, faites jaillir vos larmes,
Mère, pleurez celui que vos flancs ont porté ;
La mort frappe partout et l'enfance aux doux charmes
N'évite pas ses coups pas plus que la beauté.

Mais espérez ! Son âme en d'autres cieux est née ;
Son séjour dans la chair fut court et non pas vain ;
Quand sonnera le glas de votre destinée,
Vous le retrouverez dans l'au-delà divin.

JULIEN LARROCHE

Traduction d'un article du journal " LIGHT "

NUMÉRO DU 23 JUIN 1906

EMPREINTES DE MAINS SPIRITES

Dans notre numéro du 7 avril, nous avons publié une lettre du Signor Eugenio Gellona, de Gênes, donnant un compte rendu des phénomènes récemment obtenus chez lui, avec l'aide du médium Eusapia Paladino.

Luce e Ombra, de mai, contient une description détaillée de cette séance, qui eut lieu à la demande de M. Serge Youriévitch, Membre de l'Ambassade de Russie, et secrétaire de l'Institut de Psychologie de Paris, afin qu'il puisse se rendre compte de la manière dont étaient obtenues les empreintes sur terre glaise, ainsi que les moulages en plâtre.

A cette séance toutes les précautions furent prises, comme s'il se fût agi d'une expérience « officielle ».

Il Signor Gellona dit dans son article :

« Une entité se présenta et dit être le père de M. Youriévitich. Elle resta « derrière le rideau, et poussa celui-ci en avant, de façon à approcher sa tête « de celle de M. Youriévitich, à qui elle répondit en russe, langue incon- « nue du médium et des autres personnes présentes.

« Tandis que M. Youriévitich parlait à haute voix, l'entité répondait d'un « ton bas ; je l'entendis distinctement, quoique ne comprenant pas les « mots, et M. Youriévitich traduisit une partie du dialogue.

« L'entité promit, comme signe de reconnaissance, de donner une poi- « gnée de main de façon particulière, et cette promesse fut tenue. A d'au- « tres moments, l'entité répondit par des coups frappés sur la cloison laté- « rale du cabinet. »

Il Signor Gellona dit qu'il vit cette entité matérialisée, à la lumière rouge, tandis qu'elle écartait le rideau ; elle était enveloppée d'une draperie blanche.

Quoiqu'on eût disposé trois blocs de terre glaise à l'intérieur du cabinet, l'esprit préféra faire une empreinte sur un bloc en dehors du cabinet, et près de M. Youriévitich.

Cette empreinte fut faite à la lumière rouge, tandis que M. Youriévitich tenait les mains de M^{me} Paladino dans les siennes.

Toutes les manifestations furent faites à l'intention de M. Youriévitich, afin qu'il puisse emporter à Paris la confirmation des faits, sous forme de moulages de plâtre.

Quand l'Esprit eut informé les personnes présentes que l'empreinte était faite, on alluma une lampe, et l'on trouva l'impression indiquée.

Il Signor Gellona poursuit :

« Ayant remarqué que l'empreinte des ongles était profonde, je demandai « à M. Youriévitich si son père les avait longs ; il me répondit affirmative- « ment. »

« Il est à remarquer qu'aucun de nous, ni Eusapia, n'avions les ongles longs. »

« Nous prîmes de suite quatre moulages de l'impression, et sur chacun « nous avons pu distinguer, à l'aide d'un verre grossissant, le tissu spirité « d'une extrême finesse. »

Sur les diverses empreintes obtenues par Signor Gellona, les mains sont presque toujours enveloppées d'un voile très fin, qui laisse une impression sur la terre glaise, quoique n'empêchant en rien la netteté du moulage.

Dans le présent cas, comme dans d'autres, Signor Gellona proposa de faire un essai d'impression par une main vivante enveloppée de gaze très

fine. Dans chaque cas, la gaze donna une impression beaucoup plus grossière que l'étoffe spirite.

La présence d'un opérateur intelligent, indépendant du médium et de l'assistance, est ainsi démontrée.

Traducteur R. A.

Messages à ceux de l'Àu-delà

Extrait du journal le « Light »

Monsieur,

Je me souviens vaguement d'avoir lu, il y a déjà bien des années, qu'il existait une coutume assez curieuse, en honneur chez certains peuples d'Orient, qui consistait à adresser à leurs « morts » des présents et des messages, qu'ils brûlaient à cet effet.

Dans un moment d'amères souffrances, alors que j'éprouvais le plus ardent désir de me faire pardonner le moindre mot, l'acte le plus insignifiant qui eût pu offenser l'être qui n'était plus, j'écrivis une lettre ardente et passionnée, pleine d'affection et de tendres regrets, je la livrai ensuite aux flammes. Je ne concevais pas alors le moindre espoir de jamais recevoir une réponse; toutefois le simple fait d'avoir écrit mes pensées, produisit en moi une sensation d'apaisement et de satisfaction. Je n'étais pas alors spirite. Des années s'écoulèrent et de nouveau j'eus à pleurer la mort d'une amie bien chère de ma jeunesse. Elle mourut presque subitement, et il me restait à lui communiquer bien des choses que j'aurais voulu pouvoir lui dire avant qu'elle ne quittât ce monde.

Cette fois encore, j'écrivis une lettre, exactement telle que je l'eusse fait, si elle avait encore été de ce monde, puis je la brûlai. Mais cette fois, j'éprouvai un sentiment bien différent. En effet, dans l'intervalle de temps qui s'était écoulé entre mon premier et mon second message, je m'étais familiarisé avec cette science bienfaisante du « Spiritisme » et des entretiens avec les Esprits. J'écrivis alors sous la dictée d'une puissance supérieure guidant ma plume et cette fois je ressentis la conviction que mes pensées parviendraient jusqu'à mon amie. Avant de brûler mon message, je dois dire que j'invoquai avec ferveur l'aide et l'assistance des esprits qui me guident.

Quinze jours plus tard, et par un procédé analogue à celui qu'emploie le « Ouija », je reçus avec plusieurs autres le message suivant : « Gertrude (c'était mon amie), est en grande peine de ses enfants qu'elle a quittés; elle

vous demande de leur venir en aide pour l'amour d'elle ; elle est toujours demeurée près de vous depuis qu'elle a reçu votre message écrit. »

Jusqu'à ce moment, je ne songeais que rarement à cette lettre écrite et brûlée. Très agréablement surpris, je demandai : « Ma lettre lui est-elle parvenue rapidement ? Voici quelle fut la réponse :

— Plus vite peut-être que vous ne l'aviez écrite.

Je publie cette expérience personnelle dans l'espoir qu'elle pourra être une consolation pour ceux qu'accable peut-être le chagrin d'avoir méconnu les bonnes actions, les bonnes paroles, ou que torture le souvenir plus amer d'une parole offensante, d'une mauvaise action commise, et que nos regrets ni nos larmes ne peuvent jamais effacer.

J'engagerai sérieusement tous ceux qu'un deuil a frappés à écrire leurs pensées. Ils trouveront un soulagement réel et une satisfaction toute particulière dans le seul fait d'avoir écrit un message à qui est toujours l'objet de leur affection ; en même temps, cela contribuera sensiblement à concentrer leur pensée.

Depuis ce dernier message, j'ai eu l'occasion de causer sur ce sujet avec un de nos médiums, une dame des mieux douées et des plus habiles. Elle confirme bien volontiers la communication que je viens de vous faire. Elle m'a même parlé d'une de ses amies, une dame veuve qui, pendant des années, ne manqua jamais d'écrire chaque soir une lettre à l'esprit de son mari.

Votre, etc...

H. C.

Pour traduction de l'anglais

M^{lle} MARIE GILLET

La Psychométrie démontre-t-elle le Spiritisme ?

Le Dr C.-E. Ingram dans le *Progressive Thinker*, pose cette question :

Les découvertes de la Psychométrie constituent-elles toujours une preuve infaillible de la communication spirite ? A sa propre question, il répond en ces termes :

« Je pense que ces manifestations étonnantes de ce pouvoir invisible de l'esprit, sont bien souvent le simple résultat d'une auto-suggestion, ou de phénomènes hypnotiques, résultant d'influences extérieures ; peut-être aussi parfois elles sont dues à l'influence des Esprits, mais plus souvent elles tiennent à d'autres causes. La question posée par le Dr Ingram est, il nous semble, basée sur une fausse conception, car les constatations de la psychométrie ne sont pas en principe attribuables à l'influence spirite et quiconque sera suffisamment instruit dans les sciences psychiques, ne les regardera

pas comme des preuves de la communication des Esprits, à moins qu'une action spirite bien démontrée ne se révèle dans les déclarations du sensitif.

Le Psychomètre est un sensitif qui, en devenant passif, acquiert des facultés de pénétration et de réceptivité qui lui permettent de déterminer l'état psychique des individus, les lieux et les objets, et rapporte plus ou moins clairement ses sensations ou ses perceptions psychiques.

Certains psychomètres sont si vivement impressionnés par les émanations ou l'« aura » des objets qu'ils touchent ou des personnes auxquelles ces mêmes objets ont appartenu, qu'ils semblent s'être identifiés avec elles. Alors, ils entrent dans le sujet et se mettent à raconter les événements passés et présents, les sentiments, les pensées les plus intimes de ces personnes. Mais de tels phénomènes psychiques bien qu'ils démontrent que le sensitif perçoit des sensations et des états d'âme qui échappent au souvenir de l'être normal, n'apportent cependant pas de preuves évidentes en ce qui concerne la présence ou l'identité des Esprits.

La faculté psychométrique mène bien souvent à la clairvoyance et le sensitif dans ses visions aperçoit des gens et des lieux dans l'histoire du passé ; il retrace l'existence de la personne avec laquelle il s'est mis *en rapport* ; souvent ces manifestations de clairvoyance sont si nettes qu'il semblerait que le sujet ait, devant les yeux, des objets présents et visibles, tandis qu'en réalité, il perçoit les images psychiques d'événements déjà passés.

Il est vrai que certaines de ces visions peuvent être attribuées à des évocateurs d'esprits, qui, par suggestion hypnotique, amènent le sujet sensitif à voir et à décrire les scènes et les gens du temps passé. Mais à moins que l'opérateur ne réussisse à inspirer au sujet une manifestation de nature à démontrer évidemment la présence et l'action d'un pouvoir intelligent autre que le sien, la psychométrie, pas plus que la clairvoyance, ne pourra être tenue pour une preuve de la communication des esprits.

Le Dr Ingram possède, dit-il, une longue expérience acquise près des malades qu'il soumettait au traitement psychopatique, et qu'il hypnotisait lui-même. Voici ce qu'il déclare :

« On sait que nous rencontrons souvent certains sujets qui, lorsqu'ils sont soumis à l'influence hypnotique, peuvent être amenés à projeter en dehors d'eux-mêmes leurs facultés extérieures ou, si l'on veut, « leur corps astral », jusqu'à des distances lointaines d'où ils rapportent des révélations étonnantes, absolument inconnues de tous les assistants et du médium lui-même. Ces faits sont déconcertants pour quiconque n'entend rien à cette science admirable et semble toujours disposé à attribuer ces phénomènes à l'influence des Esprits. Mais d'autre part, jamais l'opérateur n'a pu réussir à amener aucun sujet à formuler un témoignage ou une déposition qui pût, le moins démentement l'incriminer ou lui nuire.

Jamais on n'a pu contraindre un seul initié à révéler le moindre secret concernant les sociétés secrètes.

Enfin, je n'attribue en rien ces phénomènes à l'influence des Esprits, et pourtant l'opération est bien du même ordre que celle qui est réalisée lorsque le voyant est soumis à l'auto-hypnotisme ou à l'influence des esprits puisque tel est le nom que la plupart se plaisent à lui donner ; d'où résulte naturellement la croyance au monde des esprits. »

Les médiums, déclare le Dr Ingram, sont, pour la plupart, parfaitement sincères dans leurs convictions ; mais, il pense qu'ils s'abusent lorsqu'ils se persuadent à eux-mêmes qu'ils sont les messagers des Esprits, et il attribue leurs succès au parfait entraînement de leur faculté suggestible, qui se donne cours sous l'influence de leur propre suggestion ou d'une suggestion étrangère.

En admettant que certains esprits incarnés puissent les mettre à même d'exercer ces merveilleuses facultés psychiques qu'il attribue à leur suggestibilité, pourquoi des esprits désincarnés ne pourraient-ils obtenir les mêmes résultats par les mêmes procédés ? C'est une question à étudier et bien que, il en est beaucoup, parmi les « messages » fournis par les psychomètres, qui ne sont peut-être pas attribuables à l'influence des esprits, cependant il en est d'autres, qui auraient besoin pour être suffisamment expliqués, d'apporter avec eux le témoignage affirmatif de l'opérateur.

Traduit de l'anglais
par M^{me} MARIE GILLET.

BIBLIOGRAPHIE.

A PROPOS DE DEUX LIVRES NOUVEAUX DE LA « BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE »

L'Ame et le Corps, par ALFRED BINET

L'Évolution de la Matière, par le Dr G. LE BON.

Certains de nos frères en croyance ont un dédain mêlé de crainte pour les ouvrages de ceux qu'ils nomment du bout des lèvres : les Savants. Hâtons-nous d'ajouter que ces spirites-là se sont presque toujours ralliés aveuglément au Spiritisme, c'est-à-dire en vertu de mobiles affectifs et à la faveur d'une expérimentation superficielle.

Il convient qu'un chercheur désintéressé, séduit d'abord par tout ce qui rend notre belle doctrine infiniment attirante, s'en écarte momentanément pour pousser une investigation dans le domaine purement scientifique où l'on a la prétention, justifiée d'ailleurs, de ne jamais conclure qu'à *posteriori*.

Il constatera, sans y apporter de complaisance, que la doctrine kardéciste ne ressent pas le moindre ébranlement d'une enquête poussée à travers des théories qu'on nous oppose comme de redoutables adversaires, et il en recueillera par surcroît l'horreur de cet absolutisme dans l'appréciation des phénomènes, par quoi se signalent défavorablement certains spirites.

On a prétendu que l'époque présente était plus que jamais caractérisée par la prédominance de la froide raison sur la fougue entraînant du sentiment, et il est vrai que l'admirable épanouissement de la Science a déterminé chez la jeune génération studieuse le besoin invincible de la précision dans l'observation. Mais il ne faut pas méconnaître qu'il se dessine parallèlement un retour progressif et général aux idées spiritualistes, — mouvement dont nous nous plaisons à constater les effets symptomatiques dans les événements qui se déroulent depuis quelques années à la surface de notre globe.

Ce mouvement spiritualiste n'est pas, à notre avis, une réaction sentimentale contre les théories décourageantes de Büchner et d'Haeckel. La loi d'équilibre qui préside d'habitude à ces volte-face de la vacillante pensée humaine, ne nous semble pas exclusivement applicable à ce cas. Il y a plus et mieux encore.

Le matérialisme atomique et le spiritualisme dualistique ont vécu, tués — le premier surtout — par la découverte bouleversante de l'état radiant de la matière. Et désormais se trouvent en présence, comme deux rivales en apparence irréductibles l'une à l'autre, les doctrines du monisme matérialiste et du monisme spiritualiste, dont les déclarations fondamentales sont, pour la première :

« La matière, e n dernière analyse, se ramène à l'éther, qui est aussi le « véhicule des phénomènes dont elle est le siège. »

Et pour la seconde :

« La matière est une forme inférieure, en même temps qu'un moyen d'ac-
« tion, du principe spirituel en évolution. »

Pesez ces deux axiomes d'aspect contradictoire et vous constaterez que l'antagonisme est purement verbal.

Il y a mésentente dans les termes, mais accord absolu dans le fond.

Et celle de ces deux formules qu'ont tendance à adopter les hommes de science contemporains est précisément la seconde.

Les résultats déjà considérables des recherches psychiques, le caractère demeuré hypothétique de l'éther, alors que certaines propriétés caractéristiques du principe spirituel sont successivement reconnues, sans omettre les aspirations morales de l'homme, cet « animal religieux », trouvant leur satisfaction dans la vérification continuelle de la loi de l'évolution, tout cela donne au monisme spiritualiste une place de faveur dans la philosophie scientifique de notre époque, et des ouvrages, comme **L'Ame et le Corps**,

de A. Binet, et l' **Evolution de la Matière** du Dr Gustave Le Bon, que vient de publier l'éditeur Flammarion dans l'excellente collection dénommée « Bibliothèque de Philosophie scientifique », seront vivement appréciés par ceux qui lassés d'un empirisme grossier appliqué à l'étude des relations du monde physique et du monde psychique, souhaitent que se réalise la parole prophétique de Kardec: « Le Spiritisme sera scientifique, ou il ne sera pas. »

L'étude très savante que M. Binet, l'éminent psychologue, consacre à la matière, à l'esprit et à leur union « nécessaire », aboutit à la constatation de leur autonomie, « de l'égalité de leurs droits », ce qui est un concept métaphysique des plus féconds.

L'ouvrage intitulé : *l'Évolution de la Matière*, par le Dr Le Bon, est le produit de dix années d'expérimentation rigoureuse. La longue série de ses expériences minutieusement exposées, a pour résultat la ruine de l'adage classique : « Rien ne se crée, rien ne se perd », et sa transformation en : « Rien ne se crée, tout se perd », c'est-à-dire que le terme final de l'évolution extrêmement longue de la matière est son retour à l'éther, son anéantissement dans l'éther, d'où elle renaît peut-être, comme le phénix légendaire renaît de ses cendres.

M. Le Bon donne aussi dans son livre le coup de grâce à la vieille théorie de l'inertie de la matière et il établit que la dématérialisation de la matière libère une énergie considérable, qu'il appelle « énergie intra-atomique » et dont il fait dériver la plupart des forces de l'univers.

A. GAUDELETTE

Le Spiritisme avant le nom, par ROUXEL, br. in-8, 30 pages. Prix 0 fr. 50.

Paris, 42, rue Saint-Jacques, Librairie des Sciences physiques, 1906.

On croit généralement que le Spiritisme n'a aucune racine dans le passé, si ce n'est dans l'imagination malade des sorciers et des exorcistes ; que c'est une invention américaine toute récente, introduite en France, revue, augmentée et systématisée par ALLAN KARDEC vers 1860.

La vérité est que le spiritisme est de tous les temps et que, notamment, dans la première moitié du XIX^e siècle, beaucoup de savants, en France et ailleurs, sans se concerter, sans même se connaître, ont observé tous les principaux phénomènes dits spirites. Leurs observations et réflexions à ce sujet sont consignées dans les ouvrages que M. ROUXEL, l'auteur bien connu des *Rapports du magnétisme et du Spiritisme* et de l'*Histoire et philosophie du magnétisme*, — résume dans ce court et substantiel opuscule : **Le Spiritisme avant le nom**.

Ces constatations prouvent une fois de plus que, si ALLAN KARDEC et ses disciples sont, comme on le dit communément, des excentriques, des désé-

quilibrium, des illuminés, des hallucinés et surtout des charlatans, ils le sont en nombreuse et bonne compagnie.

Nous ne saurions donc trop recommander la lecture de cet ouvrage, non seulement aux spirites, mais aux théologiens et aux savants matérialistes, afin qu'en le réfutant ils sauvent du naufrage qui les menace leurs dogmes religieux et leurs systèmes scientifiques.

Nous avons reçu de Santiago du Chili les deux premiers n° d'une Revue illustrée **El Pensamiento** d'études psychiques fondée par le D^r de SARAK et composée par une réunion de collaborateurs choisis.

Nous avons connu à Nice et rencontré à Paris le fondateur de cette publication nouvelle, que l'on dit un « fakir savant et remarquable. » Nous souhaitons donc bon succès à cette nouvelle feuille sœur en exprimant le vœu sincère de la voir répandre la doctrine spiritualiste dans toute l'Amérique parlant la langue espagnole.

Nous dirons la même chose pour le *Rébus* de Moscou qui le 11 octobre a célébré son vingt-cinquième anniversaire. Un congrès spiritualiste russe a été organisé pour réunir du 11 au 23 de ce mois toutes les personnes qui s'intéressent aux questions psychiques. Nous témoignons beaucoup d'intérêt à notre confrère de Moscou. Nous étions aimablement invités, nous, frères en doctrine, à assister à ce congrès, persuadés que l'accueil promis eut été généreux et fraternel, mais cela nous a été de toute impossibilité.

Nous l'avons regretté, et, priant nos confrères du *Rébus* d'agréer nos remerciements, la rédaction souhaite au jeune organe du spiritisme de devenir centenaire.

Ecole Hermétique.

L'École hermétique a rouvert ses cours, pour 1906-1907, le jeudi 4 octobre, à 8 heures 1/2 du soir, 13 rue Séguier, Paris.

Les Professeurs Sédir, D^r Rozier, Phaneg, Dace et Papus, de MM. Bellot, Beudelot et de quelques autres maîtres de conférences, vont inviter les élèves à l'étude pratique des Sciences Psychiques et des arts divinatoires. Les cours du trimestre porteront sur la constitution de l'homme (Dace), les tempéraments et la chiromancie (Papus), l'astrologie (Phaneg), le symbolisme (Sédir).

En outre les éléments du Sanscrit et de l'Hébreu seront enseignés sous la direction de Sédir et de Papus.

Inscriptions, 2 francs par mois pour tous les cours. Les inscriptions sont reçues à l'École les lundis et jeudis soirs.

FIESSINGER (Dr Ch.). — **Science et Spiritualisme.** *La valeur de la Science L'âme et Dieu. — Le Matérialisme. — La Psychologie du Catholicisme.* Un volume in-16. Prix, 3 fr. 50.

Un livre d'une rare puissance de démonstration, d'une logique serrée comme un théorème de géométrie, d'une documentation précise. L'auteur y apporte, à l'appui de ses principes, des preuves tirées d'une éducation scientifique très approfondie. Voici, en peu de mots, les doctrines qu'il expose et démontre avec une méthode rigoureuse : L'homme ne grandit que par l'effort. La doctrine matérialiste le supprime ; de là le crédit dont elle jouit auprès des masses. Le Catholicisme exige de l'homme une lutte de tous les instants, en vue de l'élévation intellectuelle et morale. Cette lutte, le matérialisme la déclare inutile et sans portée.

Dans une série de chapitres l'auteur étudie la valeur de la science et son incapacité à pénétrer le problème des causes, l'âme et Dieu, et la réalité de l'un et de l'autre, le matérialisme et ses conséquences intellectuelles, morales et sociales qui aboutissent à une régression néfaste des sociétés où cette doctrine a pris racine.

Une étude sur la psychologie du Catholicisme. La vérité du Catholicisme étant démontrée par son côté humain et dans les procédés mentaux qu'il met en œuvre, termine cet essai.

Les Pionniers du Spiritisme en France.

Notre ami, M. Malgras, nous écrit que l'impression de son beau volume est en bonne voie ; mais il craint qu'il ne soit pas prêt pour la vente avant le 15 novembre. De ce retard faut-il faire un grief à l'imprimeur ? Nous croyons plutôt qu'il ne faut l'attribuer qu'aux scrupules consciencieux d'un éditeur désireux de satisfaire sa clientèle. Nous prions donc les nombreux souscripteurs des *Pionniers du Spiritisme* de bien vouloir prendre patience ; ils n'auront pas à regretter d'avoir un peu attendu et nous engageons vivement ceux de nos abonnés qui n'ont pas encore souscrit à se faire inscrire le plus tôt possible, afin de profiter de la réduction de prix de ce volume qui, nous devons le rappeler, réunira aux agréments de la forme l'immense intérêt du sujet.

ÉCOLE PRATIQUE DE MASSAGE

L'École pratique de Massage et de Magnétisme, fondée en 1893, rouvrira ses cours le lundi 5 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, 23, rue Saint-Merri.

Non seulement l'École forme des praticiens dignes de la confiance des malades et des médecins, mais elle met les gens du monde en état de se

guérir et de guérir les leurs, sans recourir aux poisons de la science officielle qui font toujours du mal, même en guérissant.

Les cours auront lieu dans l'ordre suivant :

Lundi, *Physiologie*. Professeur, M. le D^r ENCAUSSE.

Mercredi, *Histoire*. Professeur, M. FABIUS DE CHAMPVILLE.

Vendredi, *Anatomie*. Professeur, M. le D^r RIDET.

Samedi, *Physique magnétique*. Professeur, M. H. DURVILLE.

Cours cliniques, jeudi et dimanche, à 9 heures du matin.

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu la lettre de M. Toulemonde, catholique spirite de Lille et partageons entièrement ses idées et ses craintes. Oui, c'est au peuple qu'il faut enseigner la doctrine spirite, oui c'est dans le cœur de l'enfant qu'il en faudrait faire pénétrer l'essence et le parfum ; mais les temps ne sont pas venus nous disent nos guides.

Le catholicisme et le spiritisme sont deux frères qui peuvent parler ensemble aux hommes simples, mais quand le second aura captivé ses auditeurs, ils lui resteront attachés et oublieront son frère en le laissant seul avec le clergé catholique, avec les dogmes duquel il n'aura plus rien à faire.

M^{me} H. de G... nous écrit de Russie pour nous faire partager sa sympathie acquise à une jeune femme de Saint-Pétersbourg, mère de plusieurs enfants. Cette pauvre mère a le chagrin d'être affligée d'un bégaiement rebelle et souffre de voir que ce vice de la parole affecte ses enfants. Elle a vainement essayé de plusieurs traitements et même du magnétisme sans en éprouver le moindre soulagement.

M^{me} H. de G... nous demande un conseil pour enrayer cette infirmité moins chez la mère, qui accepte le sacrifice, que chez ses enfants.

Nous prions donc nos abonnés de nous faire savoir s'ils connaissent un traitement curatif à ce mal et nous le communiquerons à notre très sympathique correspondante. Une somnambule ou un médium a besoin de toucher le malade pour conseiller les soins. Soigner à distance étant l'apanage de très rares sujets.

M^{me} Vve Dubos-Foy : réponse sera faite après renseignements pris d'un médium télépathique ce qui est également rare. Que de conditions sont nécessaires pour évoquer un esprit loin des siens !

CRÈCHE SPIRITE DE LYON

L'Assemblée générale de la société spirite pour l'Œuvre de la Crèche réunissait, le dimanche 24 juin, un grand nombre de ses sociétaires, enchantés de suivre la marche progressive de cette Œuvre d'amour due à l'inspiration de nos Maîtres et Protecteurs Allan Kardec et Marie Ange.

Le compte rendu financier nous apprenait que les recettes se sont élevées, dans le courant de l'année 1905, à 3.824 fr. 80 et les dépenses à 3.612 fr. 35; que le dépôt à la Caisse d'épargne est, à ce jour, de 10.841 fr. 15, dépôt, nous le rappelons, destiné à assurer l'existence de la Crèche et à favoriser l'extension de ses efforts.

Le Rapport du deuxième semestre, qui a été distribué à tous les assistants, nous apprend les résultats moraux de l'Œuvre. Le nombre des présences d'enfants a été de 1186 pour le premier semestre, et a atteint le chiffre de 1914 dans le deuxième semestre, ce qui porte à 1 fr. 37 la dépense quotidienne de l'enfant pour le premier semestre, et à 1 fr. 05 pour le deuxième semestre, et donne, pour le courant de l'année 1905, une dépense moyenne quotidienne de 1 fr. 21 par enfant, chiffre prévu à 0 fr. 01 près, lors de la formation de la société spirite pour l'Œuvre de la Crèche.

Nous redirons avec le Rapport : « La Crèche est une œuvre de vie qui ne demande qu'à étendre ses bienfaits ! Aidez-nous, frères et sœurs, à la continuer par vos dons, et à l'agrandir par vos efforts pour nous amener de nouveaux sociétaires ! Nous les recrutons partout où se trouve un cœur capable de comprendre le besoin d'une mère et celui d'un enfant ! Trois francs par an, c'est peu pour celui qui les donne ! et c'est près de trois jours de bien-être assurés à un enfant ! et c'est trois jours de calme assurés à une mère ! C'est donc une douce charité !

Aidez-nous à la faire plus grandement ! vous nous donnerez ainsi le moyen de répondre à l'attente des mères dont, malgré notre désir, nous devons ajourner l'admission des enfants.

Le Rapport du premier semestre, et celui du deuxième sont envoyés franco contre 0 fr. 25. Ils sont intéressants à conserver pour tout spirite et pour toute personne de bon vouloir qui veut suivre la marche d'une Œuvre créée sous l'inspiration de nos Protecteurs invisibles qui, aujourd'hui, comme à son premier jour, en sont les Directeurs et les soutiens puissants.

Le Directeur-Gérant :
PAUL LEYMARIE

Le Rédacteur en chef :
LÉOPOLD DAUVIL.